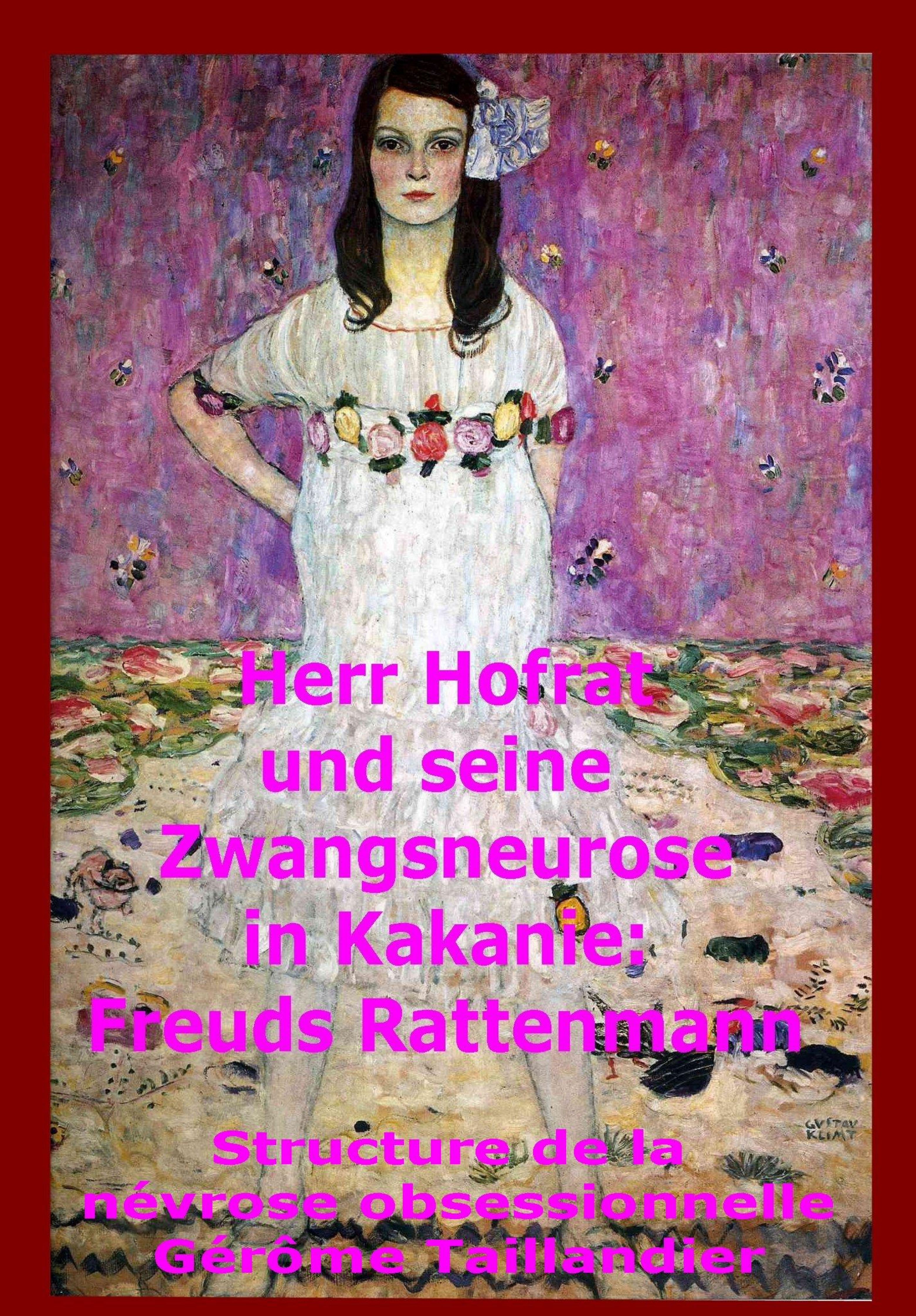

Herr Hofrat
und seine
Zwangsneurose
in Kakanie:
Freuds Rattenmann
GUSTAV KLIMT
Structure de la
névrose obsessionnelle
Gérôme Taillandier

GEROME TAILLANDIER

STRUCTURE DE LA NEVROSE OBSESSIONNELLE

2011/11/23

Ce texte n'est pas freudien.

La méthode de Freud a consisté à isoler les forces en présence dans le psychisme et à analyser leurs rapports de force et leurs conflits dans les diverses instances psychiques. La méthode de Freud est la base de tout travail analytique.

Ce texte utilise une autre méthode : il procède par opérateurs agissant dans un espace adjoint différent de la perception que le sujet et l'analyste peuvent en avoir.

La névrose obsessionnelle est une structure psychopathologique à laquelle les psychanalystes sont habitués. Lorsqu'un patient frappé de cette catastrophe veut faire une psychanalyse, qu'en résulte-t-il ? Les symptômes disparaissent peu à peu et trente ans plus tard le patient est avec le résultat de tout ce travail : -une névrose obsessionnelle. Simplement ses symptômes ont disparu et la névrose elle-même semble avoir disparu aux yeux de tout le monde –patient et analyste. En fait elle est devenue asymptomatique selon une loi conforme à sa structure : *Nichtgeschehenmachen*, rendre non-arrivé en sorte que toute la névrose a effacé les événements –pour mieux laisser place à la névrose. La névrose s'est évanouie : c'est sa manifestation même.

La méthode des opérateurs agissant sur des données symboliques ne prétend en rien changer cela. Qu'est-ce au juste qu'une névrose obsessionnelle ?

L'être humain est dans toutes ses manifestations un animal comme les autres : pieuvres, lions, paramécies, chênes, bactéries. Tous les comportements humains sont exactement identiques à ceux de n'importe quel animal.

Il est toutefois arrivé à l'être humain une catastrophe majeure : quelques mutations génétiques ont provoqué la formation d'un cortex. Celui-ci opère une nouvelle fonction dans l'histoire de la biologie : elle met cet être en relation avec la fonction symbolique.

La fonction symbolique n'est pas une invention humaine. Que ce soit ici ou à l'autre bout de l'univers, cette fonction est la même et elle donne lieu aux mêmes structures, qui sont des lois de la Nature. Fonctions elliptiques, nombres premiers, quantisation, relativité générale, théorie M, rien de tout cela ne doit rien à l'être humain qui n'y accède que par la découverte. Mais découvrir un fait symbolique et le créer sont choses différents. Et la fonction symbolique ne doit à l'être humain que les conditions et limites de sa découverte. Il est donc faux de penser que le cortex permet de créer du symbole. Il ne permet que de se brancher sur la fonction symbolique qui existe sans demander rien à personne.

Dans ces conditions, qu'est-ce qu'une névrose obsessionnelle ? Elle est la manifestation pleine de paradoxes de la manière dont la fonction symbolique mène l'être humain par ses chemins, sans lui demander son avis.

Toutes les névroses sont des maladies de l'âme.

En réalité ce sont des perturbations du branchement de l'être humain sur la fonction symbolique. Il reste alors à élucider les modalités propres à notre objet.

« *Le névrosé obsessionnel a besoin de la mort pour résoudre ses conflits* ». Cette seule phrase de Freud suffit à en donner la structure. On va tenter d'en éclairer les modalités.

La névrose obsessionnelle tourne autour d'un seul processus : *Nichtgeschehenmachen*, rendre non-arrivé. Il s'agit de faire qu'un fait réel qui a (eu) lieu n'ait pas lieu. Pour ce faire, il faut conjurer le fait. La structure réduite de cette névrose tient donc en une seule formule :

« Si je n'accomplis pas cette action, X meurt. »

L'action à accomplir est une compulsion (*Zwang*). La phrase se présente au sujet obsessionnel comme une « pensée obsédante ».

L'action accomplie est un *Nichtgeschehenmachen* : elle rend non arrivé un (mort), un (malheur menant à la mort de X).

Une distinction fondamentale est la suivante : la mort dont il s'agit est une mort imaginaire. Elle n'affecte rien de réel, quand bien même elle s'en nourrit. L'Homme aux Rats continue de craindre de tuer son père alors que celui-ci est mort depuis longtemps. La nécessité de ne pas oublier le X mort exige qu'on se souvienne de tous les événements qui ont (eu) lieu de son vivant.

La mort est, on l'aura remarqué, à l'accompli : le temps ni le mode n'importent, seul compte l'aspect de l'événement : l'*accompli*.

Comme la totalité du fonctionnement psychique de l'obsessionnel tourne autour de cette seule formule, il en résulte ce qui est en réalité la cause de la névrose : l'identification au X mort, ce qui a pour résultat, -non pas que l'obsessionnel ne désire pas, mais que la cause de son désir est d'accès impossible, puisque renvoyé à l'infini par une répétition transfinie d'actes d'annulation de sa « présence ».

Ce n'est que par accident que du plaisir peut s'échapper au processus et ce à un point tel qu'un suspens plane sur le fait que le plaisir lui-même est un effacement du X mort : une annulation rétroactive.

Il est alors temps de parler de la Dette (*Schuld*). Dans la mesure où le désir est désir de l'Autre, l'être humain est, et bien avant toute constitution de l'inconscient, la cause de ce désir, sous la forme du point d'accumulation de la constellation historique qui crée ce désir, en particulier comme forme du désir de la mère.

La construction d'une histoire (*Ge-Schichte*) familiale tient autant aux faits réels qu'au récit et non-récit qui la constituent. La première forme du symbolique et la plus évidente est de constituer un réseau de récits et d'actes liés au désir des divers acteurs en cause. Le désir suit la loi de ce récit. Ce récit construit le chemin du désir.

C'est la conjonction particulière des rencontres en ce point d'accumulation du désir qui constitue un manque fondateur qui donne la structure du désir. Ce qui manque, c'est d'abord du sujet, et rien d'autre.

L'apparition, en ce point de défaut du tissu symbolique, du désir, marque la création d'un sujet, soit ce qui émerge à l'évidence de sa place dans la réalité symbolique, son *être-là*, ou plutôt, son *ne-pas-y-être*.

La forme inversée dans le fantasme de ce n'être-pas est la cause du désir et cette inversion est nécessaire pour permettre l'acte qui fait émerger du sujet comme n'être-pas-là.

Toute l'histoire humaine est constituée selon ce processus et, lorsque les conditions qui font que le cours du temps historique est perturbé voire arrêté, surgit la maladie « mentale », qui est en réalité une perturbation du champ symbolique, -un symptôme.

La structure fondamentale du symbolique est la répétition. Celle-ci n'a rien à voir avec le retour méchanique des choses lié à des causalités oscillantes.

La répétition symbolique répète le manque du *n'être-pas-là* constitutif du réseau symbolique, elle le répète sous la forme d'un symptôme psychopathologique.

La répétition constitue alors une *dette*. Dette, c'est ne pas rendre ce qui est dû dans le réseau symbolique. Un dû est créé par l'existence d'une cause qui manque dans le réseau symbolique. Tout être humain est bon gré mal gré un animal éthique en ceci qu'il a à rendre une dette qu'il na pas contractée. C'est cet aspect de la fonction symbolique que la névrose obsessionnelle met particulièrement en évidence.

L'obsessionnel est pris dans une dette qui se présente sous la forme de l'injonction de pensée :

« Si tu n'accomplis pas (l'acte), alors X meurt ».

Cette dette doit être soldée et elle l'est par la répétition infinie de cette formule et des actes qu'elle exige.

Seulement cette dette se présente sous la forme d'une annulation : rendre (la dette) non-arrivée. Or la dette existe et toute annulation de la dette la recrée en tentant de l'effacer.

Il n'y a donc de place que pour l'annulation et la dette se répète grâce à l'annulation.

La cause du désir n'est pas absente dans le processus : elle est la cause même de la répétition. Seulement tout acte d'annulation (de la dette), la fait reculer d'un cran derrière chaque écran produit par l'annulation et ainsi, la cause de la dette recule sans cesse à chaque nouvelle annulation.

Atteindre la cause du désir est ainsi impossible : il est question de rendre impossible cette atteinte, afin de maintenir sa cause –le défaut engendré par la dette.

Un homme a eu autrefois des ancêtres qui se livrèrent à la traite négrière. Depuis la famille s'est convertie à d'autres activités plus sympathiques, du moins aux yeux de la société.

Un père se marie avec une femme qu'il n'aime pas parce que c'est convenable à ses ambitions politiques.

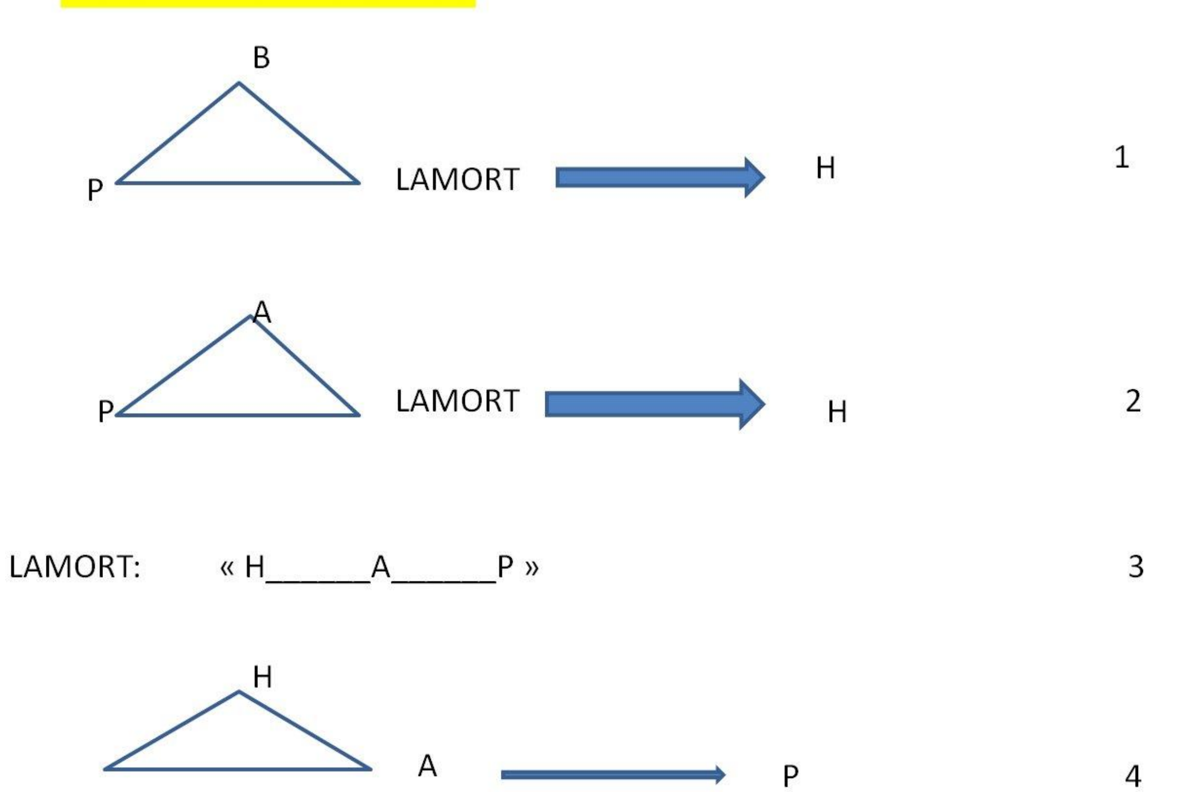
Il procrée et rend malheureuse une femme qui n'a apparemment pas d'autres ressources psychiques que d'être sa femme. Dans le même temps cet homme a une maîtresse qui partage ses désirs et ses confidences et qui en profite pour donner des leçons de psychopathologie à la famille et surtout aux enfants.

Cet enfant fera trente ans de psychanalyse et sera toujours aussi malheureux qu'à ses premiers jours. Rien n'a pu le soustraire à l'idée qu'il s'est construite que son père est un

grand homme et que lui-même est un raté, amoureux de la gloire de son père. Ce n’est pas que cet homme ne désire pas, mais il s’est condamné par toutes ces actions, à ne jamais rencontrer une femme qui le fasse désirer. Une seule chose lui importe : avoir une érection qui tienne et un moi conquérant. Confondant ainsi érection et prestance, il passe son temps à tenter de faire l’amour à une femme qui descend des esclaves dont ses ancêtres faisaient commerce, pour solder leur dette.

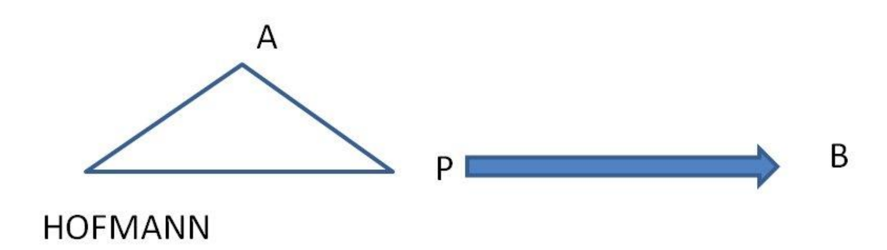
Il n’arrivera bien sûr jamais à un quelconque résultat faute d’avoir repéré qu’il s’est condamné à payer une dette qui n’est pas la sienne, confondant ainsi le paiement de cette dette avec son désir, -après lequel il court toujours.

1 LAMORT MENE LE JEU

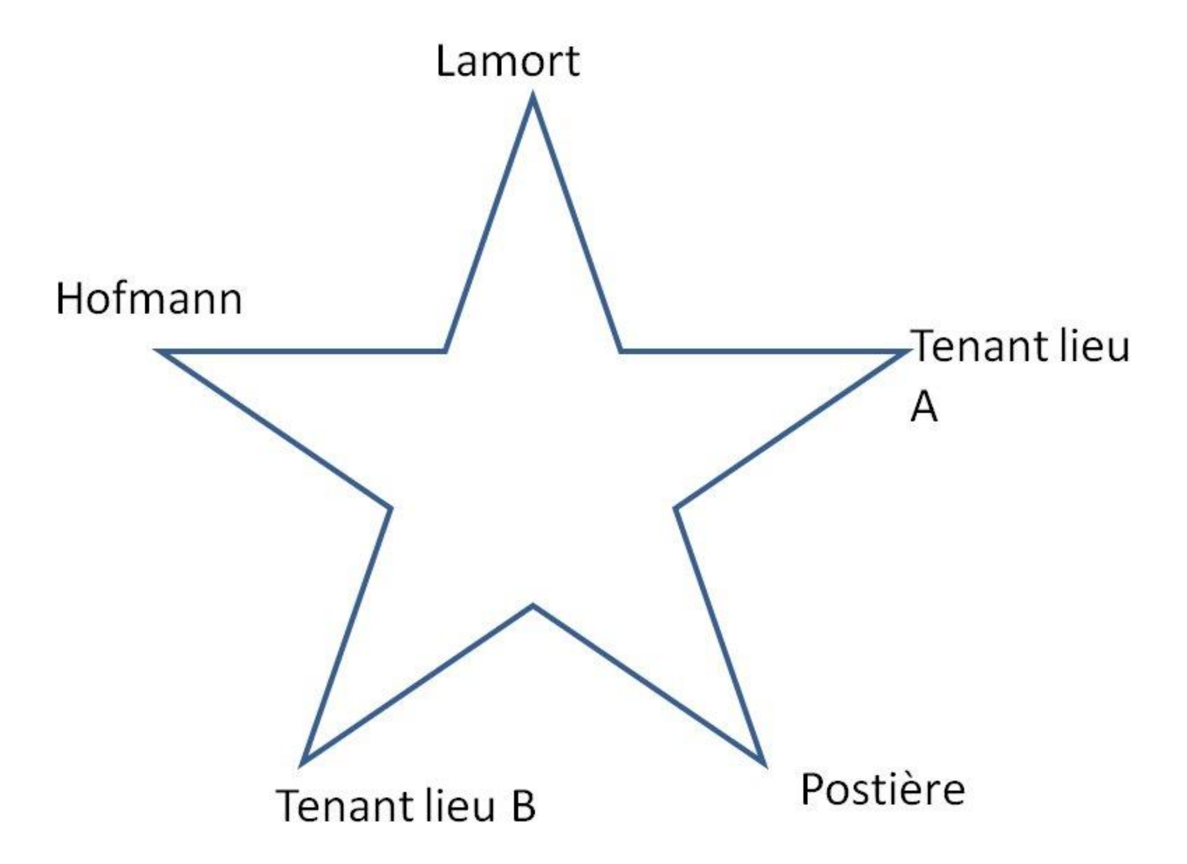


2 HOFMANN DISTRIBUE LA DONNE

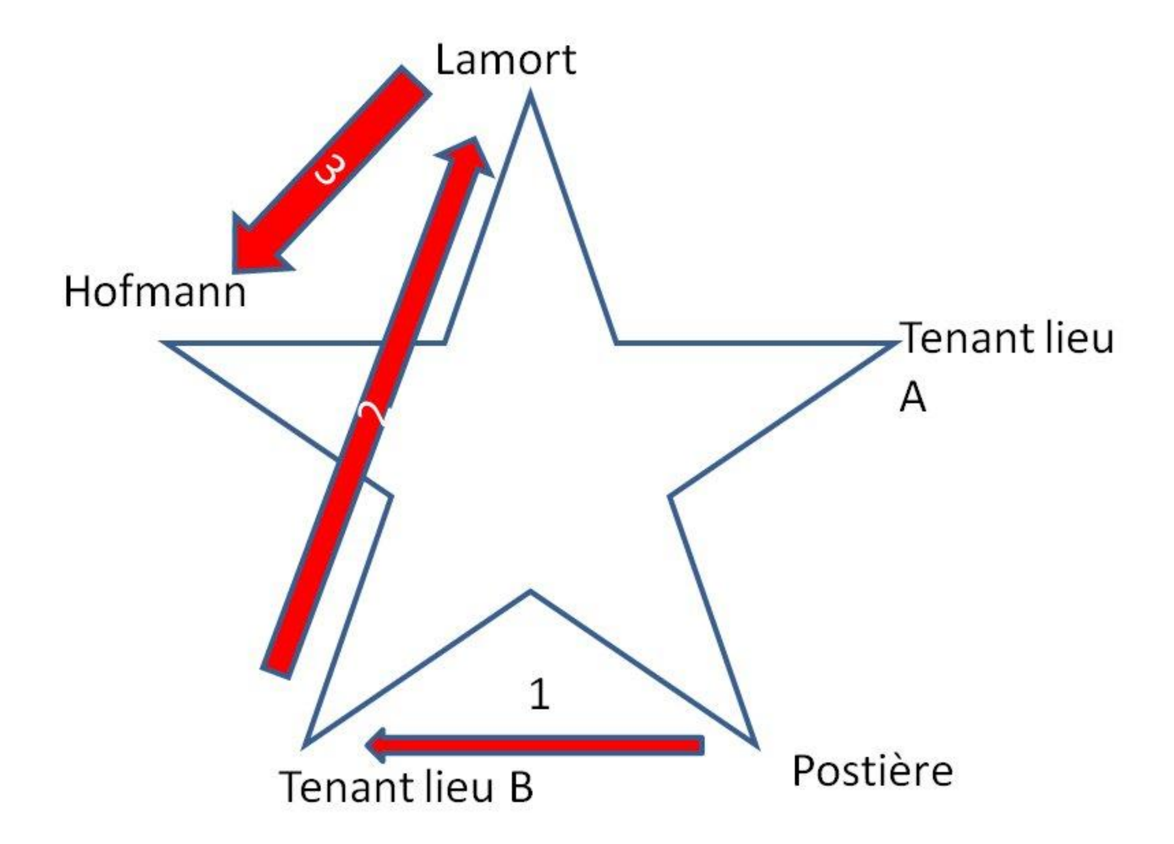




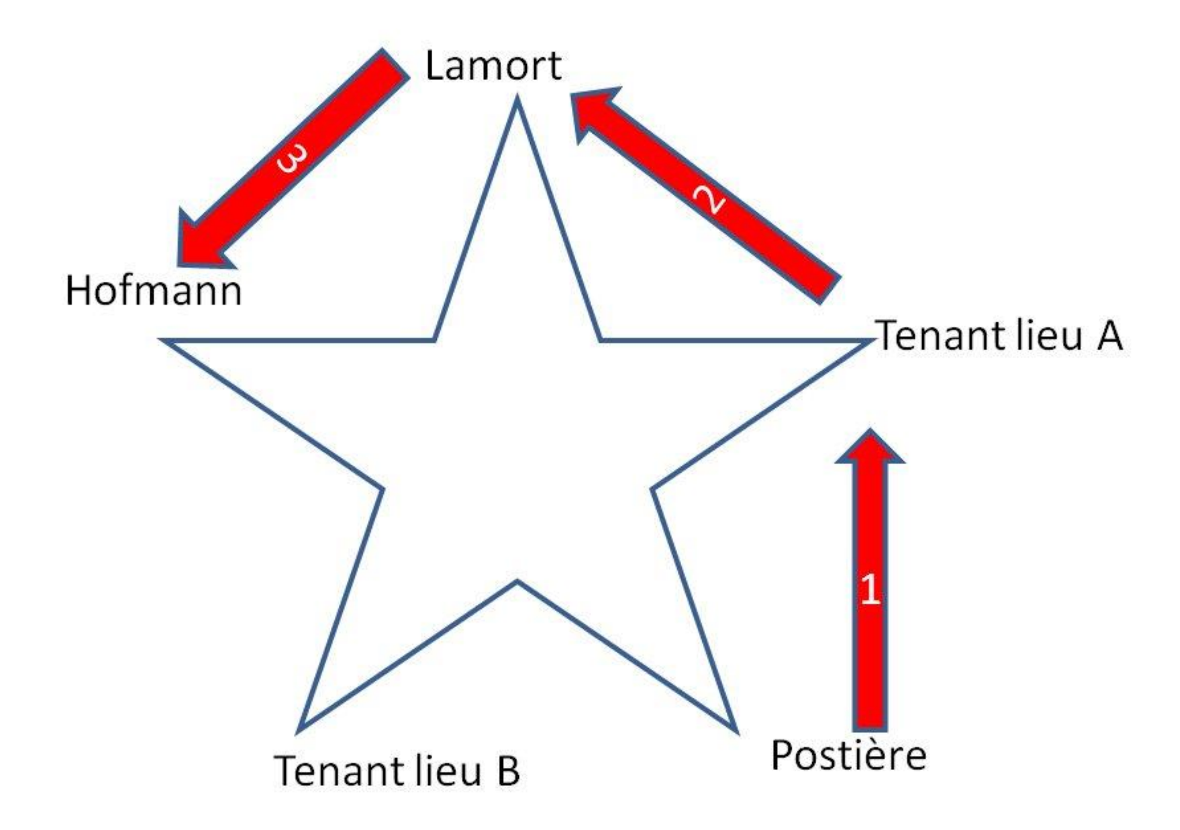
1 DRAMATIS PERSONAE



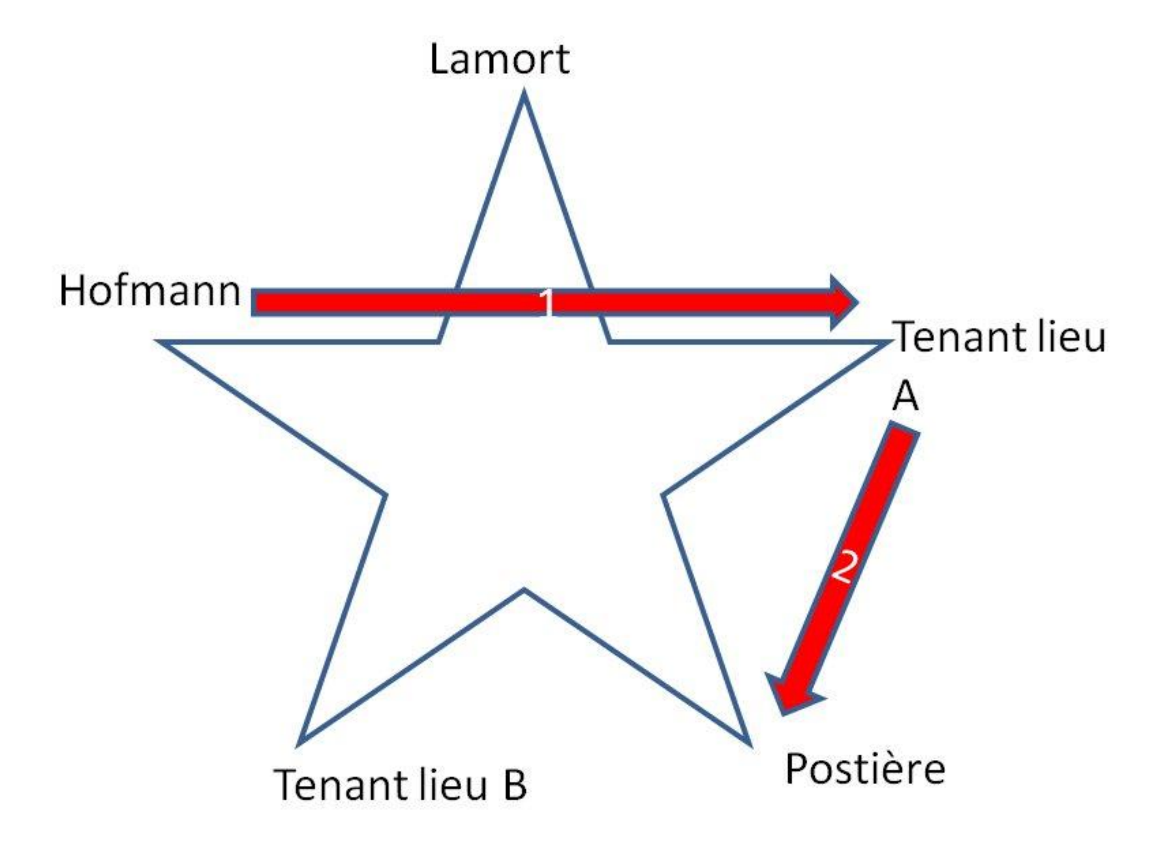
2 CIRCUIT REEL DU LORGNON



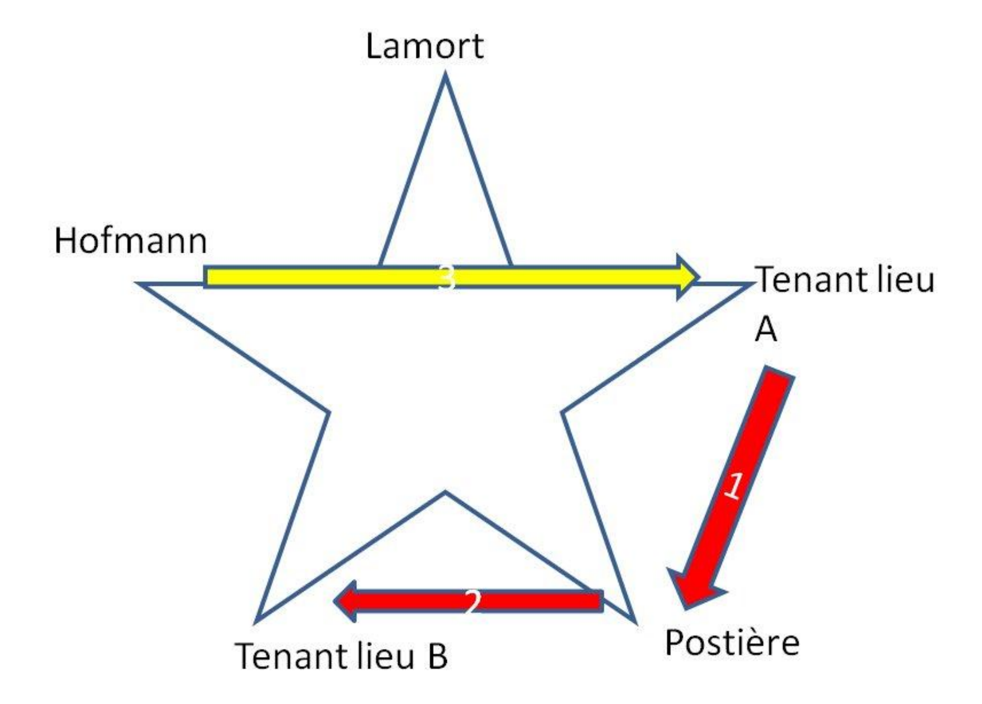
3 CIRCUIT DU LORGNON SELON LAMORT



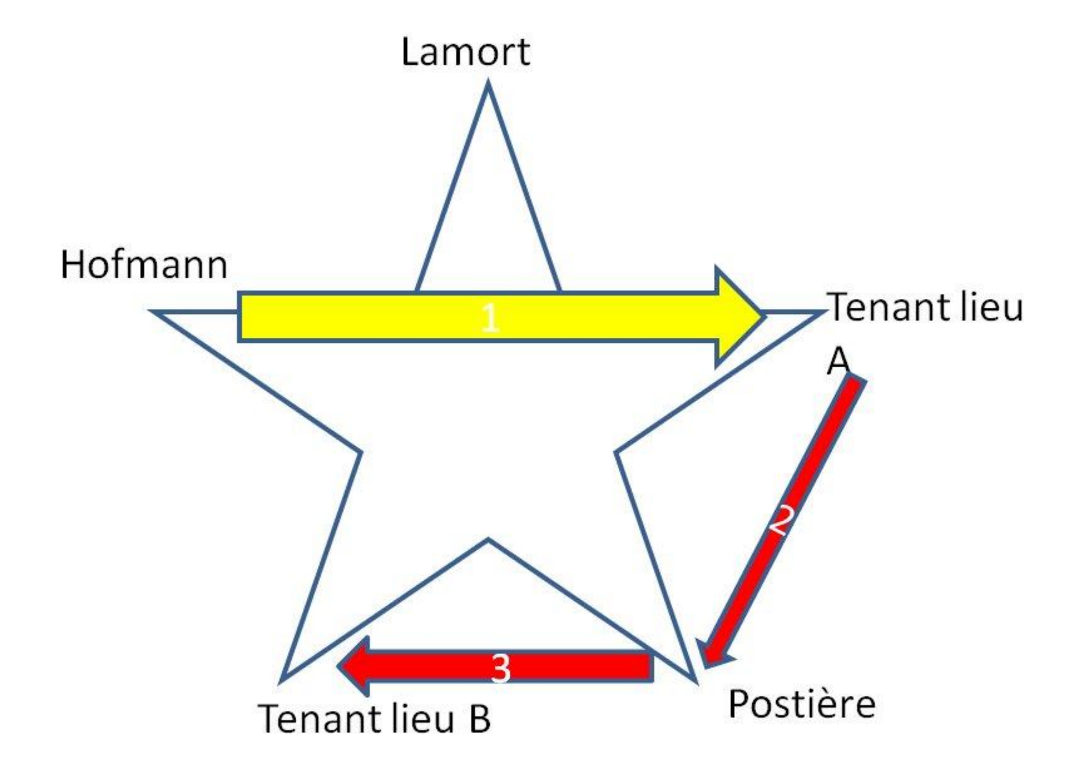
4 CIRCUIT DE L'ARGENT DÛ SELON LAMORT



5 CIRCUIT COMPULSIONNEL DE L’ARGENT PROPOSE PAR HOFMANN



6 CIRCUIT COMPULSIONNEL EFFECTIF DE HOFMANN



L'HOMME AUX DURS CONSEILS

GERÔME TAILLANDIER

2011.12.07

A F, H, H, A, et quelques autres

On connaît l'ambiguïté déjà usée de *Rat-Ratte* et son usage freudien. On peut aussi se souvenir de Harald Hardrada, « aux durs conseils ». Il s'agit plutôt de durs décrets, de durs dits puisque *rada* est apparenté à *Rat, Rede, read.*

Harald ne conseille pas, il décrète, impose, d'après l'écrit.

Il est aisé de deviner que notre homme aux conseils –est conseiller municipal de Vienne – au *Rathaus*. En réalité les conseils qu'il reçoit et donne sont bien plutôt des ordres, donnant lieu à des contraintes, *Zwang*, qu'il doit accomplir aussi bien qu'émettre.

Il y a fort à parier que le capitaine cruel qu'il rencontrera lors des manœuvres n'est que lui-même, clivé par Freud pour des raisons de publicité.

Ce texte vise un seul point : s'il n'y a pas de rapport sexuel, cela n'empêche pas l'acte sexuel et encore moins le désir –en tant que sexué. Bref cela n'empêche pas les événements d'advenir (*geschehen*). Il est habituel de dire en suivant Freud que cet homme aux durs conseils vient le voir en raison de l'état d'angoisse extrême où le met une histoire de lorgnon. C'est ridicule.

On fera mieux de se souvenir que, peu avant d'aller consulter, cet homme est allé en clinique pour recevoir les soins qu'il a d'ailleurs reçus, sans doute d'une infirmière bienveillante ; car on ne saurait avoir compté sur ceux d'une quelconque hystérique locale. Au cours de ce séjour cet homme a rencontré une femme avec qui il a pu rencontrer le désir sexuel –et en particulier celui de cette femme. Il est désastreux que Freud ne nous en dise pas plus là-dessus.

Cet homme s'est donc enfin trouvé comme désirant et je ne dirai en aucun cas « reconstitué narcissiquement », car là est l'erreur à ne pas commettre. Ce qu'il a rencontré est une femme qui le désira, ce qui est à l'exact opposite du « narcissisme ».

Cet homme vient donc voir Freud non pas pour une histoire de lorgnon, mais parce qu'une porte s'est ouverte pour lui au milieu de l'horreur de sa névrose et qu'il a entrevu la possibilité de désirer.

Aussitôt chez Freud, notre homme referme la porte en donnant aux badauds ébaubis une version des faits : il serait en dette à l'endroit d'une postière, -autre personnage subalterne qui vient en substitut de l'infirmière probable et qui lui sert de **seul témoin avouable à Freud qu'il est capable de désirer une femme.**

Aussitôt transformée en agent de la dette –annulant l'événement.

Il est dramatique que Freud engage l'histoire sur une fausse piste.

Après avoir isolé la structure de la névrose obsessionnelle comme le *Nichtgeschehenmachen*, Freud, inconscient de sa découverte, l'applique à une certaine Dame qui serait l'élue du cœur de notre homme –auquel Freud s'identifie ainsi dans ses idéaux de bourgeois bohême. Une Dame, cela se courtise mais cela ne se baise pas. Notre homme n'a aucune chance d'arriver à la sauter simplement parce que son statut de bourgeoise lui interdit d'avouer du désir –autrement que dans quelques moments d'égarement et pour un garde chasse. Bref une Dame ne peut devenir une salope, puisque cela serait se comporter comme sa mère –qui lui a ouvert le chemin.

Notre homme n'a donc aucun chemin de désir qui le mène vers la Dame, qui au contraire le lui rend impossible. Et pour cause puisque, en tant que Dame, elle n'est rien d'autre qu'un décalque du Père, -du reste notre homme les traite sur un pied d'égalité. Amoureux de son père, ou plus exactement du grand homme qui manque au discours de la mère, il ne peut qu'idéaliser une Dame, mais ne peut en rencontrer aucune qui le désire…

Freud s'égare donc en trouvant une opposition entre la Dame élue et le mariage de convenance demandé par la mère : dans l'un et l'autre cas, ce n'est pas l'interdit de l'inceste mais le désir comme impossible qui sont mis en scène. Un détail le désir dont il s'agit n'est pas « celui » du patient (le désir ne s'appartient pas), mais celui d'une femme capable de le rendre désirant -celle qu'il a par accident rencontrée à la maison de repos.

Freud reste ainsi tributaire de l'opposition qu'il a découverte dans le plus commun des ravalements de la vie amoureuse, -le sien : celle de la femme que l'on aime mais qu'on ne

peut tirer et de la femme qu'on désire mais qui se présente sous les espèces du ravalement : la bonne, la gouvernante, la lavandière, etc..

Bref rien de très ragoûtant avec qui prendre le thé au Tea Caddy.

Mais cette opposition n'en en est pas une : elle maintient intact l'interdit de l'inceste et plus gravement le désir impossible : désirer ne peut être qu'un acte bas et de simple passade.

Une femme qui désire ne peut être pour une femme qu'une salope, comme sa mère. Là aussi l'inceste est interdit, conjugué au ressentiment lié à la castration.

En proposant à l'homme aux durs conseils la voie de la postière, Freud le remet dans le champ de la dette à payer. Personne ne peut s'en sortir vivant.

Les bonnes pourtant, Freud et Lacan les connaissent. On se souvient du brillant autoportrait que Lacan se consacre à travers le Misanthrope et où il soulève un point d'honneur de taille : « Que ne déclare-t-il sa flamme à la bouquetière ? ». Cette pointe de Lacan semble être un oubli de tout ce qu'il a dû à l'une d'entre elles durant ses années folles. Là encore un petit ravalement de la vie amoureuse est en cours, soigneusement dissimulé derrière le mot d'esprit.

Dans le texte de Freud, où passe donc la sexualité ? On se le demande bien, puisque celle-ci n'est jamais que l'action de bonnes, gouvernantes, sœurs folles, les seules qui avouent du désir. Naturellement les femmes ont-elles-mêmes leurs petits secrets concernant les ravalements de leur vie amoureuse: prêtres, frères, pères…

Pourtant est-on si loin des bonnes familles dans cette activité sexuelle ? La jeune fille qui est une gouvernante accessible à l'adolescence devient femme de conseiller que l'on saluera de loin plus tard.

Le désir en tant que sexuel dans la névrose obsessionnelle semble pris dans une impasse insoluble : aimer une femme intouchable qui ne saurait provoquer la moindre érection mais à qui on doit absolument prouver sa prestance virile, fût-ce au prix d'un échec répété. La mère est ici toujours de même acabit : elle dévalue son fils en lui signifiant qu'il ne sera jamais à la hauteur et toujours en échec afin d éviter de transformer son propre malheur de femme qui a raté l'occasion de sa vie et qui s'en satisfait.

Cette position subjective semble repousser le garçon –et la fille dans les bras non pas du père, mais d'une construction idéalisée du père auquel l'enfant s'identifie en s'y opposant comme raté.

La névrose est le processus qui oriente toute la libido dans cette voie au prix de fermer la porte à toute possibilité d'événément du désir de l'Autre sexué.

A quel détail près ?

3

LE PETIT CIRQUE DE LAMORT

GERÔME TAILLANDIER

2011.12.10

Entrez Mesdames et Messieurs vous allez assister à la représentation que nous avons plaisir à vous offrir en compagnie de notre Monsieur Loyal habituel, le célèbre, l'insurpassable, le génial Docteur Freud !

Et voici dans le rôle principal Monsieur Hofmann , le grand comique qui vous fera rire avec ses rats !

Dans le rôle de jumeaux qui abusent la galerie, les lieutenants A et B jamais à court de substitutions imprévisibles.

Dans le rôle de l'équilibriste sur son fil et au trapèze, Mademoiselle la Postière, étoile de nos nuits.

Enfin et non des moindres, le célèbre Capitaine Lamort, qui, de son sabre de bois et de ses histoires abracadabrantes vous fera dresser les cheveux sur la tête !

Et bien sûr, le célèbre, l'illustrissime docteur Freud dans son numéro de dompteur de fauves, qui n'hésite jamais à mettre la tête dans la gueule de ses tigresses du Bengale !

*

Lacan a proposé une analyse du fonctionnement hystérique en termes de quadrille que j'ai par ailleurs essayé de dégager dans un autre texte. Cette tentative vise à montrer avec Lacan que le *Viergruppe* donne la structure qui définit les éléments constitutifs du sujet.

Le présent texte tente d'appliquer la méthode à la structure obsessionnelle.

Il paraît toutefois nécessaire vu le contexte de définir cinq personnages sans lesquels l'histoire ne tient pas debout.

Le plus simple est de définir le premier quadrille du circuit réel du lorgnon. (Nous laisserons de côté l'oculiste et les mystères de Coppélia).

Dans le second schéma c'est toujours la postière qui mène le jeu, mais le lieutenant A, nécessaire à la mise en scène de Hofmann, joue cette fois le rôle de *go-between*.

Le troisième schéma semble d'abord incomplet : il ne comporte que trois termes, Hofmann, A et la postière, ce qui ne suffit pas à constituer un au-delà de cette triangulation. Il faut donc y insérer Lamort, qui édicte son dur décret : « Tu rendras l'argent à A. »

Dans ces trois premiers schémas Lamort est dans le jeu et Hofmann est –du moins dans les deux premiers, situé comme **au-delà** du triangle des échanges.

Les deux derniers schémas concernent le quadrille de la compulsion qui fait suite à l'ordre de Lamort. Ce schéma est d'abord surprenant ; l'ordre des temps y est inversé et Hofmann semble y avoir une place incompréhensible. Les choses s'éclairent si l'on remarque que **Hofmann mène la danse** en définissant le quadrille compulsionnel :

Lamort est sorti du jeu, Hofmann le dirige (en prenant la place de Lamort.) La compulsion consiste à prendre la place du mort, mais à devenir le Maître du jeu.

Il y a mieux :

La postière qui menait la danse en distribuant les cartes aux deux premières battues, la mène toujours à sa façon, mais c'est Hofmann qui distribue.

Il décide ainsi que la Postière donnera l'argent à B après l'avoir reçu de A, bonne manière de décrire qui **tient le jeu** dans la famille…

Je pense que les lectrices et lecteurs sont assez grands pour poursuivre la lecture.

GERÔME TAILLANDIER

Ce texte est un fragment à insérer dans un autre en cours.

LA CULOTTE FATALE

Intermezzo burlesco

Un homme revenu de beaucoup de choses et enfoncé *usque ad collum* dans la névrose obsessionnelle participe à une réunion de synthèse dans une importante société française où l'on se préoccupe de la population, de l'économie et de toutes sortes de belles choses de ce genre.

Comme d'habitude cet homme s'ennuie dans ces réunions dont l'intérêt est comme chacun le sait, nul, puisque c'est dans les couloirs que les problèmes se disent et se résolvent.

En face de lui une collègue a eu la bonne idée de porter une jupe suffisamment courte pour que notre homme, tout au long de la réunion, se pose la seule question intéressante : arrivera-t-il à voir sa culotte ou pas ?

J'ignore le résultat de sa concentration sur ce point notable, mais il me fait ce récit sur le mode habituel, monotone, sans espoir, persuadé de sa nullité pour s'occuper de pareilles foutaises, se reprochant en sous main mais sans en rien dire de n'être bon qu'à ce genre d'activité.

GERÔME TAILLANDIER

Ce texte est un fragment à insérer dans un autre en cours.

LA CULOTTE FATALE

Intermezzo burlesco

Un homme revenu de beaucoup de choses et enfoncé usque ad collum dans la névrose obsessionnelle participe à une réunion de synthèse dans une importante société française où l'on se préoccupe de la population, de l'économie et de toutes sortes de belles choses de ce genre.

Comme d'habitude cet homme s'ennuie dans ces réunions dont l'intérêt est comme chacun le sait, nul, puisque c'est dans les couloirs que les problèmes se disent et se résolvent.

En face de lui une collègue a eu la bonne idée de porter une jupe suffisamment courte pour que notre homme, tout au long de la réunion, se pose la seule question intéressante : arrivera-t-il à voir sa culotte ou pas ?

J'ignore le résultat de sa concentration sur ce point notable, mais il me fait ce récit sur le mode habituel, monotone, sans espoir, persuadé de sa nullité pour s'occuper de pareilles foutaises, se reprochant en sous main mais sans en rien dire de n'être bon qu'à ce genre d'activité.

Puis on passe à autre chose et il ne sera jamais question d'approcher à moins de cent mètres des interrogations sous jacentes à cet intermède.

Ce n'est pourtant pas qu'il soit sans intérêt. D'une part notre homme ne sait pas qu'environ un tiers des femmes ne porte pas de culotte, résultat confirmé par mes sondages personnels. Cela lui donnerait pourtant une chance sur trois d'avoir une heureuse surprise.

Qu'est-ce que cet épisode nous apprend sur la névrose obsessionnelle ? Si en effet nous ne pouvons qu'être d'accord avec l'intérêt de savoir si une femme porte une culotte ou pas, d'autres perspectives sur la question sont possibles, et le point est de savoir ce qui est symptomatique ici.

Lacan nous propose que l'agressivité obsessionnelle a pour origine la nécessité où est l'obsessionnel de détruire l'autre (imaginaire) qui s'interpose entre lui et la cause de son désir. Cet incident nous déploie la totalité de cette question ainsi que celle de la réduction du désir à l'impossible. Que l'on entende bien ce point de départ : ce n'est pas que l'obsessionnel ne désire pas, mais qu'il réduit à l'impossible l'accès à la cause de son désir, grâce à ses symptômes. Explorons pourquoi.

Tout d'abord remarquons que tous les personnages de la scène sont annihilés : si on ne doute pas du manque d'intérêt de la réunion, on peut se demander pourquoi cette réduction à rien des coprésents, sinon parce qu'ils constituent un premier écran à la seule question importante. Plus grave est que la porteuse de la susdite est tout autant annihilée que les autres : seule importe sa culotte et pas elle.

Après tout notre homme aurait pu se demander si cette dame ne s'était pas assise en face de lui pour le séduire !

Quant au sexe lui-même et à l'intérêt qu'il peut présenter dans la bagatelle, on remarque qu'il disparaît tout autant que le reste. Demeure, éclatante dans sa vertu souveraine, le seul objet digne d'intérêt, la Culotte, tout juste suffisante à contenir la question sous-jacente : suis-je assez digne d'être aimé pour que cette femme me désire ?

On est devant un *phénomène de transfert* où la question posée est : que suis-je, moi qui ne pense qu'au sexe et à son ravalement, pour être digne d'intérêt. Ou plutôt : comment puis-je être digne d'intérêt si je ne suis qu'un vaurien ne rêvant que de prendre la place du père auprès de ma mère ?

Plus avant, cette question est tournée sous la forme d'une réponse : la culotte, dans son immarcescible blancheur, devient le dernier voile jeté sur

la seule réponse possible : je ne suis pas digne d'exister ni de désirer et je ne peux être que le déchet qui jouit, dans ce regard issu de la mère, de l'impossibilité de prendre ma place comme désirant à la table des humains.

Un peu de science fiction nous apprend vite que d'autres solutions étaient possibles. Après tout, il suffisait à la fin de la session, de se diriger vers cette dame et de lui demander « Puis-je voir votre culotte ? » ou dans un style moins enlevé : « Que diriez-vous d'aller prendre un café pour nous réveiller de notre ennui commun ? » Bref d'innombrables solutions où l'autre et même l'Autre à l'occasion sont possibles. Mais ici l'Autre se résume à la monstration en tiers d'un regard sur un objet qui est là pour masquer la cause du désir : être désiré et non pas évacué comme déchet par la mère.

Pourquoi l'obsessionnel doit-il procéder ainsi pour assurer l'existence du désir, quitte à payer le prix en monnaie sonnante et trébuchante d'impossibilité ?

STRUCTURE DU SYMPTÔME OBSESSIONNEL

GERÔME TAILLANDIER 25+2 Décembre 2011

On sait que pour notre père à tous la névrose obsessionnelle n'est qu'une variante de l'hystérie. Ce propos qui sonne étrangement aujourd'hui pourrait passer pour une erreur de jeunesse, si le génie de cet homme n'avait su trouver dès ses premiers mots les formules clefs du fonctionnement psychique.

Je propose donc l'affirmation suivante, que je ne tiens pas pour une hypothèse mais pour une certitude établie :

Le symptôme obsessionnel (et non pas la névrose dont l'explication est autre), a pour but de faire oublier à l'Autre à quel point il est fou, le sujet s'agitant en tous sens pour que, grâce à cette agitation censée pallier aux manques de l'Autre, ce dernier ne s'aperçoive pas à quel point ses manquements aux lois du fonctionnement humain sont graves.

Cette affirmation paraîtra saugrenue et plus que discutable et ne devient acceptable que si l'on se souvient de ce qui constitue pour Freud la clef du symptôme obsessionnel : l'*ellipse*.

On a accoutumé depuis Freud de chercher le fonctionnement obsessionnel dans l'isolation. C'est une erreur qui prête à d'étranges délires.

Cette clef est l'ellipse. Mais l'ellipse de quoi ?

-De l'Autre dans l'action obsessive. Tandis que le sujet obsessionnel déploie une activité fébrile pour tenter de faire oublier à l'Autre sa folie, il l'oublie lui-même derechef.. Ainsi les deux bouts de la chaîne du désir sont perdus et il ne reste que la trace de cette chaîne : l'itération obsessionnelle elle-même.

Si à la lumière de ce propos on relit l'Homme aux Rats, on observe que les phrases sous-jacentes au symptôme que Freud reconstruit ont toute la même structure : reconstituer le désir inconscient que le sujet a oublié, mais surtout où il a lui-même tenté de faire oublier à l'Autre (bien sûr la mère) la folie de la situation où le sujet s'est enfermé avec elle (l'Autre) et où la réponse de l'Autre est tout à fait inappropriée à la question implicite de l'enfant.

AU COMMENCEMENT DE LA NEVROSE

GERÔME TAILLANDIER 31.12.2011

Un jeune homme de bonne famille est étudiant dans une université cotée des Allemagnes. Comme il se doit il a fait son Grand Tour et insouciant, s'amuse beaucoup buvant force bière avec ses camarades.

Une nouvelle lui parvient : son père est mort et on l'enterre. Il doit revenir d'urgence à Helsingfors. Là il découvre son père enterré et sa mère remariée avec son oncle, frère de son père.

Inexplicablement son état mental change du tout au tout. Il décide d'abord de s'habiller en noir, couleur affichée d'un doeuil.

Cette histoire banale va, par la grâce d'un homme, révéler sa vraie nature : la démonstration du processus symbolique de l'entrée dans la névrose. Depuis et d'avant, aucun texte n'a jamais permis d'entrer dans ce domaine interdit à l'être humain ordinaire.

Lorsqu'on entre dans la reconnaissance d'un processus névrotique particulier, la névrose obsessionnelle, on ne peut manquer de se poser cette question : qu'est-ce que le névrosé protège pour accepter un tel los de souffrance lié aux symptômes. Une seule explication vient : la chose qu'il protège doit être à la hauteur du prix des défenses ainsi dressées. Il faut alors se demander comment entrer dans l'explication de ce trésor caché, qui fait le cœur et la raison de la névrose. Hamlet nous en donne l'exposition ; à nous de nous en approcher.

Qu'un père meure est chose banale et naturelle. Qu'un homme de trente ans soit témoin de cet événement quoi de plus ordinaire ? Cependant cette perte déclenche chez Hamlet une réaction disproportionnée avec sa cause. Là où on

attendrait quelques mimiques d'affliction, on trouve un garçon sans signe de souffrance, indifférent, mais qui décide de porter avec ostentation les couleurs du doeuil, ce qui a le don d'énerver tout le monde. Afficher sa couleur devient pour Hamlet l'objet de tous les soins, alors que par ailleurs rien n'indique une souffrance quelconque ni une préoccupation des conséquences réelles de la situation.

Cette couleur, Hamlet s'en sert de détecteur de mensonge : on lui ment et une faille s'est ouverte pour lui dans la réalité, inexplicable, d'où ne peuvent sortir que des propos mensongers et banals sur une explication qui fait défaut : quelque chose manque à sa place, qui tient à la réalité des faits plus qu'au discours, mais qui rend faux tout discours tenu, y compris ceux d'Hamlet. Celui-ci est condamné au soliloque (et non au monologue) et les propos émis n'ont pas de témoins –sauf nous, qui ne sommes pas des êtres de chair, mais seulement des spectateurs de la scène.

Cette confrontation au doeuil non pas tant qu'à la mort est de plus l'objet d'une autre torsion de la réalité, un remariage précipité qui semble clore abusivement le champ des sentiments naturels. Tout est oublié, les choses sont en ordre.

Pour l'heure, rien ne se passe et aucun changement dans la situation ne risque d'arriver à moins qu'il ne se passe quelque chose de nouveau.

Dans l'état prénévrotique où le névrosé se trouve avant que sa névrose ne se déclenche, c'est un ordre du monde où l'insensibilité et l'anesthésie des sentiments dominent. Rien ne se passe, un doeuil a lieu mais on ne le sait pas et à vrai dire aucune perte n'est même formulable. Tout le monde pourrait vieillir heureux dans ce désastre.

Toutefois un événement extérieur survient : la mort d'Hamnet, frère d'une petite fille qui dans l'expérience de Shakespeare, est la jumelle rêvée de ce fils où il a concentré toute sa fantasmatique. Cette mort réelle déclenche un processus symbolique nouveau qui, là non plus ne tient pas au doeuil mais à la révélation du fantasme sous-jacent que ces enfants satisfaisaient.

Il y a chez Shakespeare un fantasme de gémellité frère-sœur où l'un et l'autre se servent de miroir à leur réciproque perfection. Ce fantasme est partout présent dans l'œuvre de Shakespeare. Que l'on pense au couple de jumeaux jetés sur la plage dans Twelfth Night ou à Roméo et Juliette, ou, aboutissement parfait de ce rêve, le poème du Phoenix, chant de doeuil déclenché par la mort d'Hamnet. Ces jumeaux ont une caractéristique constante : nés pour être unis, ils sont séparés par la vie et doivent se retrouver au terme d'un processus qui est la représentation, soit, comme Roméo et Juliette, Hamlet et Ophélie, soit de manière adoucie et dissimulée, par un mariage qui clôt la comédie des erreurs sur l'identité sexuée, comme dans T N. Ce fantasme est si présent chez Shakespeare qu'il s'en aperçoit bien sûr lui-même et le met en scène de manière comique dans le Songe.

L'apparition du fantasme central est l'élément dominant de l'éclosion névrotique. Un sujet vient et se plaint d'une souffrance tenant à ce fantasme illocalisable dans sa vie. Ce fantasme n'apparaît que sous l'effet d'un déclencheur qui vient faire apparaître la faille de l'organisation symbolique jusque là non manifestée.

Dans le cas de l'Homme aux Rats, c'est la scène de la restitution de l'argent dû pour les lorgnons qui met en scène le fantasme révélateur de la situation symbolique du sujet : le supplice des rats.

Pour Hamlet, un événement extérieur dont il n'y a lieu de douter qu'il fasse partie de la vie Shakespeare, apparaît sous la forme d'un spectre ; le vieux roi. Le jeune Hamnet disparu revient sous la forme d'un père mort, indice de sa fonction pour l'auteur.

Shakespeare dans son symptôme, est, comme tout névrosé, en droit de se demander ce qu'est ce spectre, qui échappe à son entendement. C'est alors que se précipite pour lui la réponse : reprenant un thème qui l'a déjà intéressé dans Titus Andronicus, celui de l'UrHamlet, il découvre dans l'Idiot du village le personnage qui va permettre la mise en scène de la situation symbolique, grâce à son fantasme. La supernova de 1604 lui permettra de donner une touche cosmique à ce précipité.

Toutefois les choses ne sont pas si simples et Shakespeare a un problème : quelle est la nature de ce spectre qui vient lui révéler le secret de la mort injuste ?

Prendre cette question à la légère comme un simple problème de mise en scène ou de dramaturgie serait une erreur.

Réellement, Shakespeare ne sait pas ce qu'est le spectre. Il en ignore même la texture de réalité. Devant cette ignorance de ce qui surgit à la place de son fantasme de gémellité, et qui vient définitivement perturber l'amour simple des jeunes gens, il lui faut jouer une autre carte : user de la mise en scène, et en particulier des interrogations des personnages ; Polonius, Claudius, pour obtenir des spectateurs la réponse à sa question. Hamlet est une question posée au spectateur et à laquelle celui-ci doit répondre, mais à son insu, la réaction que la scène suscite !

Il n'en va pas différemment de l'Homme aux Rats qui, ayant la fortune de rencontrer sur son chemin un interprète, lui apporte un récit qui, tout comme le spectre d'Hamlet, demande qu'on l'interprète, car il ne parle pas au sujet, malgré ses objurgations.

Cette rencontre avec le spectre n'est pourtant pas la fin de l'affaire, mais son début : elle déclenche la névrose et plus précisément la triple face de celle-ci : le soliloque, la guise de la folie, l'action dramatique.

Hamlet prévient qui veut l'entendre et être témoin de ce qui s'est donné à voir : désormais il adoptera et pour tous la guise de la folie qui le rendra inaudible à tous et même à la femme qu'il aime, première à apercevoir les effets de l'effroi que la rencontre a provoqué.

Puis se pose à Hamlet la question de l'action qui lui permettra de trancher de la vérité dans l'apparition qu'il a faite.

Enfin nous entrons avec lui dans le champ du soliloque, où va se révéler la jouissance de la position subjective qu'il occupe désormais.

Celle-ci est claire et tient en deux points : une certaine hâte à été prise pour effacer les événements qui ont eu lieu et peuvent se résumer en un mot : une certaine odeur de pourriture règne au royaume des Danes. Enfin est posée la question de l'être-là du sujet, qui, trouvant dans cette décomposition un miroir de son propre être-là, conclut à son propre défaut à y être –et à une action attendue de soi qui ne survient pas.

Pour l'heure ce texte est bloqué au port à mon grand regret et j'attends que les Dieux Bienveillants me donnent des vents favorables pour poursuivre.

SUR LES CONDITIONS QUI PRESIDENT A LA CREATION DE LA NEVROSE OBSESSIONNELLE

GERÔME TAILLANDIER 2012.01.03

On doit se demander quelles sont les conditions qui président à la formation d'une névrose obsessionnelle. Si en effet Freud a bien décrit la dynamique qui en résulte, il n'était pas en position de pouvoir explorer ces conditions, faute d'une construction suffisante des données préoedipiennes en son temps.

Avant toute chose, que faut-il entendre par préoedipien ? La tentation serait grande de réduire ce terme à plusieurs autres: le lien primaire avec la mère, l'archaïque et quoi encore. Il n'y a aucune tentation de ce genre ici. Dans la suite du travail de Lacan, on n'ignore pas que la fonction paternelle est inaugurale à la constitution d'un sujet et ce en toutes circonstances –sauf celles où elle est forclose. La première relation avec la mère est donc en fait une relation avec le *désir* de la mère, et ce au double sens. Encore faut-il que ce désir existe et c'est là que le bât blesse. Il faut ajouter que les circonstances d'une naissance et d'une vie font qu'un père peut se déplacer un peu trop d'un bout à l'autre de la planète pour éviter de rencontrer ses produits, ce qui ne favorise pas l'émergence du désir –ni chez une mère ni chez un enfant. Cependant il y a plus d'une manière d'éviter ce genre de rencontre, en particulier en élisant domicile dans un quelconque bâtiment officiel, chez sa maîtresse ou au café du coin.

Le préoedipien n'exclut donc pas le signifiant du Nom-du-Père –pour l'appeler par son nom- mais pour métaphoriser, on ne construit pas une maison sans fondations. Et on se demande bien quel sens il y aurait à construire un radier sans y ajouter des murs et un toit.

Les conditions qui président à la construction de la névrose obsessionnelle semblent être à peu près constantes.

Si Freud a bien décrit la dynamique résultant de cette construction en la faisant dépendre d'un « couplage minimal » à la fonction du *père-mort*, il nous manque les préliminaires de cette métaphore paternelle, ceux par lesquels l'enfant est amené à adopter cette solution névrotique face à un problème né du désir de l'Autre.

Ces données préliminaires tiennent à la position de la mère dans le désir. Certes la mère dans ces conditions a bien eu un désir d'enfant, mais celui-ci, après accomplissement de ses buts, semble se refermer sur une femme qui décide résolument, sans doute parce qu'elle n'a pas le choix, de mettre un terme à ses vœux d'existence personnelle. Elle devient une femme « de religion et de devoir », ou, si la religion est absente, elle trouvera dans l'accomplissement d'un projet quelconque, éventuellement paternel, l'enfermement indispensable auquel elle s'est condamnée. Devenir la femme de son mari, pour peu que celui-ci ait une once de célébrité, est une religion comme une autre, et suffit à justifier tous les renoncements au désir.

Ce n'est pas qu'une telle femme ne tente pas des escapades à l'occasion, par exemple lors d'une guerre bienvenue. John Ford a remarqué depuis longtemps que la guerre est le seul moyen que les hommes ont trouvé pour aller se distraire sans avoir de compte à rendre à leur femme. Mais on oublie que la réciproque est vraie et que les guerres sont, pour les femmes, un excellent moyen de se distraire un peu. L'ennui est que dans une guerre, tout le monde ne meurt pas et le retour aux conditions ordinaires de la vie signe le retour à la case de l'effacement du désir.

Ces femmes ont donc une constante: elles ont substitué le désir de servir leur mari et leurs enfants à toute vie personnelle, ou, si ces tâches ne suffisent pas, elles précipitent leurs envies dans des lieux plus adéquats à leur immatérialisation : religion, culte personnel autour d'un mort quelconque, souvent un amant virtuel rencontré au cours de leurs vacances psychiques, ménage.

Naturellement, un savant cocktail de ces diverses obligations est le cas ordinaire, mais nul n'en saura jamais rien ni ne pourra jamais pénétrer les arcanes d'un tel salmigondis.

Il est clair que dans ces conditions, l'amour pour ses enfants est sérieusement obéré par la construction de ce monstre psychique qu'est le montage symbolique de l'évacuation du désir hors de la vie. De telles femmes sont donc d'une apparence très rationnelles, souvent distantes à l'endroit de leurs enfants, si bizarrement attachées à l'un d'entre eux qui paie le prix pour les autres (ce *n*'est *pas* l'enfant obsessionnel). Quant à l'enfant futur obsessionnel, il a droit à un traitement de faveur généralement tenu secret, sauf de lui.

Un jeune homme déjà bien ancré dans la névrose a rendez-vous avec sa mère. La voyant, il s'approche d'elle et décide de la regarder bien dans les yeux sans regarder le sol, afin de lui prouver comme il sait se tenir comme un homme. Malheureusement il y a une flaque d'eau où il plonge à grands pas. Sa mère l'accueille ainsi : « Mon pauvre garçon, tu seras toujours aussi maladroit. »

Ce type de traitement est constant dans la névrose obsessionnelle.

*

Bien sûr ces préconditions de la névrose obsessionnelle chez l'enfant sont loin de suffire à son déclenchement. Il y faut une condition de plus : que l'enfant en cause décide de tenir tête inconsciemment à cette déviation du désir maternel.

On ne saurait oublier que la névrose est une construction active d'un sujet de l'inconscient et qu'elle est une métaphore paternelle d'un genre un peu particulier.

Pour des raisons qui ne tiennent qu'à lui, un tel enfant décide qu'il tiendra tête à l'effacement du désir maternel et qu'il en fera sa tâche personnelle. Mais il ne le fera qu'à un prix, celui d'une partie de soi-même : il va être obligé de lutter avec les armes de l'ennemi et se voit alors s'engager dans un processus

de lutte psychique avec l'Autre où lui-même devient « contraint et forcé » pour tenter de maintenir vif un désir. Le drame est que, ce faisant, il engage un processus où le désir ne pourra se maintenir que rejeté de ce même processus de contrainte (*Zwang*). Le processus obsessionnel est engagé.

Ce n'est hélas pas la fin de l'histoire ! Un processus très complexe tenant en plusieurs blocs se met en place.

Le premier est le mécanisme de la *dette*. Puisque l'Autre ne fait pas son travail et rejette heureusement l'enfant prénévrosé dans une zone non explorée du désir, celui-ci transforme le désir en dette, se faisant une obligation de satisfaire au désir de l'Autre afin d'apurer la dette qu'il a construite.

Un second mécanisme est la destructivité. On a souvent remarqué que les enfants obsessionnels sont très colériques et tendent, non pas à des agressions physiques, rares, mais à une destructivité psychique de l'autre et de soi-même. Il y a là un mystère mal exploré que je laisse en jachère. Il est clair que cette destructivité psychique est une manière d'agir par identification avec celle de l'Autre. Les colères de l'enfant ont un sens : l'enfant a perçu la nihilisation à l'œuvre chez l'Autre et la combat, mais avec les mêmes armes, ce qui le condamne à l'échec…

Un troisième mécanisme est l'*ellipse*. L'enfant se rend parfaitement compte de la folie de l'Autre et tente d'y faire face et opposition. Diverses activités psychiques se mettent en place qui, au départ, comportent toujours deux conditions : l'Autre dans sa folie et un risque de tuer qui lui est imputé.

L'action obsessionnelle tente de pallier cette folie de l'Autre en lui démontrant cette folie. Mais elle échoue pour la raison évidente qu'elle emprunte le même chemin : l'Autre s'efface de l'action, mais l'action et sa cause restent, l'Autre étant éclipsé tandis que le risque de mort est refoulé. Reste la compulsion.

Un quatrième mécanisme plus subtil mais infiniment plus important que les précédents entre en jeu dans la métaphore paternelle. Faut-il le rappeler, la

métaphore paternelle est une action d'un sujet et une décision inconsciente qu'il prend en s'identifiant à un terme central du désir de l'Autre.

L'enfant prénévrosé se sent à bon droit ne pas avoir de place dans ce désir. Cela ne lui est pas toujours particulier, mais le devient par son action même.

Puisque cet enfant est nihilisé comme le sont toutes les données du désir de l'Autre maternel, -alors l'enfant prend la décision d'être rejeté et s'identifie à l'objet rejeté du désir de l'Autre. La clef de sa folie personnelle est là, puisque désormais, la porte est ouverte sur la folie dans sa propre vie, où il va s'identifier à cet objet rejeté par ses comportements, accumulant les fausses pistes en matière de désir.

On est en droit de se demander comment dans un processus aussi tragique, un sujet peut survivre. Il arrive pourtant qu'il le fasse puisque ce processus est une tentative d'émerger de la nihilisation maternelle. Mais il y a un prix à payer qui n'est souvent pas mince.

Ce 23 de 06 à 08.



Two distinct, Division none

QU'IL EST JUSTIFIE DE CONSIDERER LA NEVROSE OBSESSIONNELLE COMME UNE VARIANTE DE L'HYSTERIE

GERÔME TAILLANDIER 28.1.2012

A Philippe Cros

Freud propose dans l'Homme aux Rats que la névrose obsessionnelle est une variante de l'hystérie. Cette proposition étonnante ne recevrait sans doute guère d'agrément aujourd'hui, mais c'est pourtant ce qu'on va tenter de construire. Pour ce faire, nous devons nous faire la main avec un échauffement préliminaire concernant Dora.

J'ai essayé de désosser la structure de l'hystérie en suivant le quadrille de Lacan à propos de Dora. On n'entrera pas ici dans les détails que l'on trouvera dans Lacan et dans mon article.

On constate que le quadrille constitue la structure invariante de l'hystérie (et plus généralement du sujet) comme peut l'être un graphe de Feynman en QED.

Ce qui change, c'est la construction des parcours sur ce graphe, significative des diverses positions occupées par le sujet. On doit donc « sommer sur toutes les configurations » pour avoir l'amplitude exacte du problème.

Or le deuxième apport de Lacan sur l'hystérie et l'amour est de dégager trois positions possibles du sujet dans l'amour. Longtemps j'ai cru que ces positions se limitaient à deux, totalement asymétriques : l'amant et l'aimé. Mais la révision du graphe m'amène à repérer une troisième position, celle de l'*agalma*.

Dans le premier chemin, Dora est *aimée* sur le parcours qui lie son père à Mme K par le désir. Il y aurait d'ailleurs à discuter sur l'exactitude de cette description. Dans le deuxième, Dora, active, devient *amante* et fait saisir par un « homme de paille », M. K, la femme qu'elle aime (« en qui elle adore son propre mystère »), révélant la nature homosexuelle de l'hystérie, repérée depuis toujours par Freud et Lacan.

Toutefois, une troisième position existe qui fait toute la fascination de l'hystérie: Dora se met activement en position d'*agalma*, cause du désir de M. K, par-delà l'amour qu'elle lui suppose pour sa femme.

C'est par la célèbre phrase « ma femme n'est rien pour moi » que M. K va déstabiliser le quadrille, obligeant Dora à changer de position et à entrer dans l'hystérie déclarée: le symptôme, ce pour avoir rompu les termes de l'échange que Dora supposait à la situation.

Est-il possible dans le cas de la névrose obsessionnelle, de dégager un tel mode de fonctionnement ? Lacan ne l'ayant pas fait, le champ est libre, mais non défriché et le travail s'annonce difficile.

Lorsque Lacan nous présente l'obsessionnel, il nous le représente dans la loge de son théâtre personnel, aux côtés de la Mort, offrant au Spectateur, nous-même, le spectacle de sa propre angoisse (celle du sujet, et peut-être du spectateur…)

Donc le compte y est : le Sujet, la Mort, Nous-même et la Scène !

Nous voyons tantôt apparaître de graves difficultés : là où les personnages s'incarnent dans l'hystérie en des personnes vivantes quand bien même sur la scène, ici deux des personnages sont non humains : la Mort et la Scène ! De plus nous manquons de l'analyse de l'amour et rien ne nous offre de prise pour le repérage des positions de l'amour. Cette *absence de prise* constitue la caractéristique de la névrose obsessionnelle, souvent désignée comme *isolation*. Mais nous ne sommes pas thermicien, aussi nous préférons parler d'*ellipse*, étant à restituer les termes sous-jacents à l'ellipse.

Nous rencontrons une difficulté de plus avec l'Homme aux Rats. En effet nous avons dégagé le jeu de cinq personnages dont aucun ne semble être le Spectateur, qui semble donc manquer. Il serait tentant de raccourcir notre lit de Procuste en identifiant par exemple les lieutenants A et B ; Ce serait une grave erreur puisque c'est sur le quiproquo lié à leur substitution que repose toute la scène. Nous pouvons bien sûr prendre Freud ou nous-même comme le spectateur, mais c'est aller un peu vite ou un peu loin.

La décomposition spectrale des états de la Dette décrite par Freud nous fait progresser. On a constaté que, comme dans l'hystérie, la névrose obsessionnelle organise une série de quadrilles asservie à l'épuisement de la dette et non plus à l'amour.

Une idée point mais que je ne peux développer : il s'agit d'une dette -- d'amour, tenant au désir en tant que les termes en ont été falsifiés.

Pour résumer, nous constatons que Hofmann a d'abord été engagé malgré soi par un quiproquo dans une dette où il n'est pour personne et ce par l'intervention malencontreuse de Lamort. Or celui-ci intervient pour impliquer Hofmann dans cette dette mais en lui faussant la voie tellement que celui-ci ne peut plus savoir où sont les termes du problème. La réponse de Hofmann, en accord avec la loi de la névrose, est un *symptôme* où il prend la main, à la place de Lamort, mais en obligeant celui-ci (ou celle-ci si l'on préfère) à entrer dans son jeu pour apurer la dette…

Ainsi la Mort est bien maîtrisée par Hofmann, mais au prix de la faire participer à la mise en –Scène !

On peut bien sûr se demander qui est le Spectateur de cette fantasmagorie. On ne s'étonnera pas que ce soit la Postière (et non pas Freud qui ne fait que prendre la suite). Celle-ci silencieuse d'un bout à l'autre, encore qu'elle ait asserté sa confiance en Hofmann, est l'adresse de toute cette agitation, impulsée par les reproches, « *coming for thy tardy child to chide* », que Hofmann va transformer en compulsion pour les contrecarrer.

Bien sûr Hofmann devra payer le prix : en introduisant la Mort dans son jeu à ses côtés, il perd le sens de son activité initiale puisque celle-ci désincarnée, ne fait plus partie du désir et se résume à de sordides histoire de rats.

Quant au Spectateur, la Postière, sa mutité ne permet pas de la faire entrer dans le jeu, d'autant qu'il y a longtemps qu'on a perdu la trace de son action dans la comédie.

*

Ce texte se termine là où il devrait commencer. Il faudra donc que les lecteurs impatients attendent que mes neurones et les Dieux Bienveillants m'accordent de dire ce qui doit l'être.

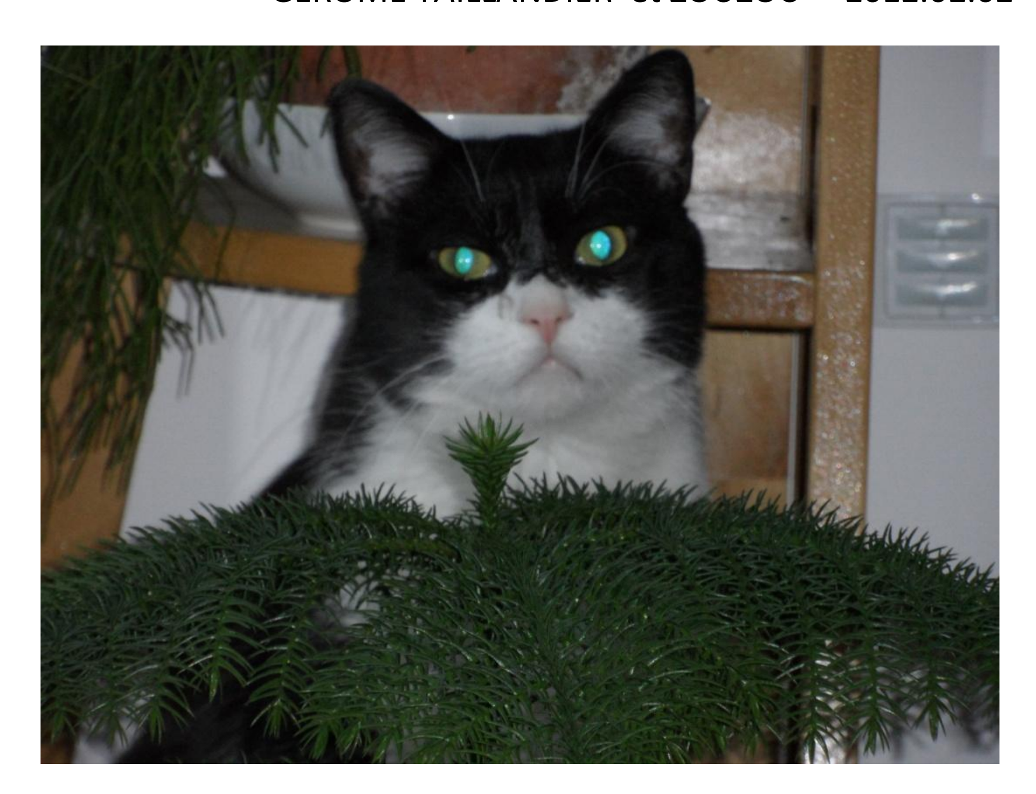
Un dernier mot : on ne saurait sous-estimer le rôle de l'*Oculiste* et de son infernale comparse, sa fille, dont la présence dans le texte, mais sans doute aussi dans toute névrose obsessionnelle, est partout sous entendue en particulier dans la révérence que Hofmann porte à sa Dame.

Nous-même et non *Nous-mêmes*, formule de politesse.

Toute l'affaire tiendra dans la position que le sujet prend dans la névrose en maintenant l'honneur malgré les défauts du père.

L'ACTIVITE DU SUJET DANS LA NEVROSE OBSESSIONNELLE ET L'HYSTERIE

GERÔME TAILLANDIER et ZOUZOU 2012.02.02



Cette nuit mon petit chat Zouzou alias Zorro m'a réveillé vers quatre heures et demie, provoquant une insomnie dont les effets ne furent pas tous négatifs puisqu'elle me permit de réfléchir aux extensions de théorie exigées par le modèle standard dans la mesure où la charge électrique existe.

De plus Zouzou me permit de me représenter ceci :

Dans l'hystérie, le sujet construit un quadrille où règne une structure d'**échange** où lui-même se fait objet (*agalma*) permettant que ce quadrille existe, au prix que le désir y soit insatisfait. Lorsque ce quadrille s'effondre pour quelque raison, apparaît le symptôme hystérique, dans lequel le sujet métaphorise activement sur sa propre personne cette identification à l'Autre dont il soutient le désir.

Dans la névrose obsessionnelle, le sujet construit une **dette** à laquelle il s'astreint et dont résulte le symptôme obsessionnel dans lequel il s'identifie au Mort aux côtés duquel il se tient. Mais c'est au prix de créer une *compulsion* dans laquelle il soutient cette existence du Mort, au prix de rendre le désir impossible. Seul le désir imputé au mort prévaut, ce qui ne laisse guère de place au sien…

Ce soutien est son *activité*, mais celle-ci reste ignorée se présentant au sujet sous une forme inversée de la compulsion et de la structure conjuratoire qui lui sert de base.

Ainsi dans l'un et l'autre cas la structure œdipienne décomposée dans les termes du quadrille du sujet est interprétée activement par le sujet d'une façon telle que le soutien qu'il apporte au fonctionnement œdipien lui revient sous la forme d'un symptôme qui semble échapper à son contrôle alors qu'il en est le créateur.

LES CONTES D'HOFMANN REVISITES

GERÔME TAILLANDIER

2012.02.06

Entrer dans les arcanes de la névrose obsessionnelle est chose des plus difficiles et on doit dire qu'à ce jour, cette structure ne nous est que très peu connue. Ces notes sont destinées à ouvrir un chemin que je ne parviens que difficilement à frayer.

Nous sommes partis d'une idée simple que la névrose obsessionnelle est une variante de l'hystérie. Toutefois de grands obstacles apparaissent ; si l'économie libidinale de l'hystérie ne nous est que trop bien connue grâce à Dora et à quelques autres, celle de la névrose obsessionnelle nous est largement inconnue malgré les travaux de Serge Leclaire. En effet un gros problème se pose ; alors que l'hystérique multiplie les relations amoureuses dans le cadre de sa pathologie, l'obsessionnel, quel que soit son sexe et quelques soient ses activités amoureuses, reste irreprésentable à notre compréhension à proximité de sa structure.

Ici encore on raisonnera donc à partir d'Hofmann, faute de cas mieux étudiés dans la littérature. Une incidente : Je désignerai de ce nom le personnage baptisé Homme aux Rats car j'en ai plus qu'assez de ces histoires de rats. Un peu d'Offenbach dans l'affaire sera le bienvenu.

La grosse difficulté avec la névrose obsessionnelle est que le sujet s'identifie au Mort, entraînant par là une sorte d'appauvrissement apparent de ses relations amoureuses. Ce n'est pas que les morts n'aiment pas et ne sont pas aimés,

mais leurs relations ont un je ne sais quoi de figé et d'éternel qui nuit à l'impromptu du désir. L'obsessionnel du fait de cette identification, rend impénétrable à quiconque et d'abord à soi-même la structure du désir dans ses symptômes. Aussi une voie possible pour aborder le problème est celui-ci : il nous faut d'abord faire le bilan des énergies libidinales de Hofmann pour tenter d'en percer le secret.

Un point de départ capital est le suivant : *pourquoi Hofmann vient-il voir Freud ?* Ou plus exactement, *que lui demande-t-il* ? Hofmann est obsessionnel, et comme tel, il vient demander une **autorisation**. L'obsessionnel est quelqu'un qui ne peut pas vivre sans autorisation, et d'abord celle de vivre, et ce pour toutes ses demandes. Il ignore seulement qu'un psychanalyste ne peut donner aucune autorisation et que celles-ci ne sont que la forme inversée d'une demande qu'il est seul à pouvoir accomplir. Il ne lui faut que quinze ans d'analyse pour cela, ce qui n'est pas possible à l'époque de Freud.

Le père de Hofmann est mort. On constate pourtant que celui-ci continue à le faire vivre en l'occurrence en s'identifiant à lui en tant que mort. On ne peut pourtant pas dire qu'il y ait bien grand cas à faire de ce père, plus occupé à jouer et à faire des dettes de jeu qu'à autre chose.

La mère de Hofmann est bien vivante mais elle est en réalité psychiquement morte. Elle ne souhaite pour son fils qu'une chose : qu'il reproduise la même erreur qu'elle dans son couple et –au dire d'Hofmann- elle ne tient à rien tant que de demander à son fils de s'inscrire dans cette répétition mortelle.

Quant à Hofmann, il ne nous offre en apparence qu'une seule prise à ses relations de désir : il voudrait épouser l'élue, la Dame de Cœur pour laquelle il est prêt à se coucher sous ses pas afin de lui éviter de mouiller ses jolis pieds. Cette posture affichée de l'amour de la Dame ne convainc pourtant pas, même si Freud semble y mordre. En effet cette Dame apparaît bien vite n'être rien d'autre qu'une réplique féminisée du Père Mort et l'on voit mal Hofmann désirer dans ces conditions… Du reste le récit nous le dit –ou plus exactement ne nous le dit pas : il n'y a rien à tirer de cette Dame et ce n'est pas de ce côté-là qu'il y a du désir à faire émerger. La Dame ne désire pas plus Hofmann qu'il n'a de désir pour elle…

Il y a pourtant de nombreux personnages de la farce qui avouent leur désir.

Au premier chef le ridicule *Capitaine Cruel* portant un nom tchèque, -manière élégante de Freud de dire que c'est un horrible métèque de basse extrace et que ces gens là sont des barbares qui osent tout puisqu'ils ne sont pas passés par les Fourches Caudines de la civilisation viennoise. Ce Capitaine Cruel, Lamort, a pourtant beaucoup de mérites aux yeux d'Hofmann qui en fait un héros du désir auquel il s'identifie. Donner de durs conseils (*Raten*) sous la forme de rats introduits de manière originale dans la conversation, voilà pourtant le métier d'Hofmann !

Et c'est cette identification à une activité libidinale libre et soutenue qui le fait jouir, de la part d'un personnage qui est le véritable envers du décor: Hofmann lui-même dans sa vérité et non pas du tout l'élégant jeune homme civilisé que Freud veut nous vendre.

Ce n'est pourtant pas tout.

On se souvient sans doute des multiples frasques infantiles auxquelles notre Hofmann s'est adonné autrefois avec ses gouvernantes, leur laissant en apparence un bon souvenir. Freud semble suggérer que ce déploiement d'activités sexuelles infantiles serait, par réaction, à l'origine des inhibitions de Hofmann. Plutôt soulignons-nous que nous avons affaire à un garçon bien membré tant psychiquement que corporellement, et que ce n'est pas parce que la névrose obsessionnelle l'a frappé que ces heureuses dispositions doivent être ignorées : On doit seulement se demander comment les faire revenir dans le chemin du désir, autrement qu'en saluant dans la rue une Frau Hofrat à laquelle il a laissé d'agréables souvenirs.

Mais le plus important reste à venir.

Je rappelle un point capital du texte : Hofmann est allé en « maison de repos » (*videlicet* : un bordel) où il a enfin bénéficié des services d'une femme qui, bien que n'étant pas une Dame, lui a fait retrouver le droit chemin.

C'est la reconnaissance de ce fait que Hofmann vient demander à Freud! Il est un peu dommage que cela soit occulté.

Il y a mieux: La fameuse Grande Appréhension Obsédante, poudre aux yeux pour psychanalystes, est porteuse en son cœur d'une vérité peu vue: une femme, sans le connaître, a accordé sa foi à Hofmann et lu a donné ce que sa

mère, comme de règle avec les mères d'obsessionnel, ne lui a jamais donné : sa confiance.

Hofmann ne veut qu'une chose : un prétexte pour retrouver cette femme qui le fait désirer, la *Postière*.

Et c'est ce prétexte qu'il vient offrir à Freud en lui demandant l'autorisation et la reconnaissance de ce désir de retrouver cette femme. Il n'y a bien sûr pas de mariage à attendre de cela, mais du désir et c'est ce désir que Freud est prié de reconnaître.

L'ennui avec les obsessionnels est que le désir est entortillé dans les méandres de la Dette qu'ils se sont forgée, en sorte que notre Hofmann ne peut s'empêcher de multiplier les parèdres censés l'accompagner à ce rendez-vous avec le désir, noyant ainsi le désir dans cette pseudo dette où il se prend lui-même et aveugle Freud, avec la conséquence que le désir passe à l'as, -malgré les efforts du Capitaine Cruel pour provoquer cette rencontre. Là est le problème du désir chez l'obsessionnel et c'est là, à une proximité sans pareille à l'hystérie, que commence le travail. Qu'on se souvienne de Don Giovanni demandant à Leporello de chanter à sa place sous les fenêtres de sa belle, lui-même captivé par sa propre mise en scène.

« EN PREMIERE, CA NE SE FAIT PAS »

GERÔME TAILLANDIER

2012.02.08

On est si parfaitement accoutumé à lire Freud avec les yeux de l'habitude que l'on finit par ne plus voir que la couleur de celle-ci au lieu de l'éclat du texte.

Ayant ces temps-ci enfoncé une porte ouverte, soulignant que le seul souci de Hofmann dans toute cette histoire de Rats et de lorgnons est en réalité un intérêt marqué pour une certaine Postière qu'il s'agit d'aller retrouver, et non pas du tout de la Mort qui ne sert que de prétexte pour détourner l'attention, - j'ai, relisant Freud, entendu parler à ma grande surprise d'une certaine **Fille de l'Aubergiste** qui semblait porter à Hofmann le plus vif intérêt !

Je délaisserai l'interprétation des plus malicieuses qu'en fait Freud, mais nous voici maintenant à pied d'œuvre : dans cette névrose obsessionnelle, il s'agit bien de désir, et de désir sexué, et plus précisément de relations amoureuses à prolonger et la seule question de Hofmann est : Comment y parvenir ?

Le seul mystère dans l'affaire est : pourquoi notre obsessionnel éprouve-t-il le besoin de construire une aussi invraisemblable machine de guerre pour éviter la seule action digne d'intérêt : prendre le train pour aller draguer la greluche ?

Nous quittons les hauteurs du Père-Lachaise pour celles du Pays du Sourire et nous nous retrouvons en plein alpage…

On ne parviendra jamais à comprendre quoi que ce soit à la névrose obsessionnelle si l'on ne fait pas le pas qui est celui de Freud : établir cette maladie sur le roc du désir amoureux et ses empêchements névrotiques.

Nous approchons un peu plus encore de l'hystérie…

Une découverte nouvelle s'impose grâce à Freud : Non seulement les lieutenants A et B sont un couple de jumeaux nécessaires à faire fonctionner la théorie, mais de plus nous devons introduire deux donzelles dans le jeu : la Postière et la Fille de l'Aubergiste. Nous voici à moins de deux doigts du *Cosi fan tutte…*

Que le lecteur attentif (ou la lectrice privée de sa main droite) daigne me permettre de délaisser la lecture que Freud donne des événements pour me laisser y glisser la mienne.

Dans l'analyse des échanges d'argent que Hofmann propose pour résoudre sa Dette, j'ai introduit des schémas exacts mais qui prêtent à confusion. Je veux remédier à cela.

Dans la section présentée comme « **Hofmann distribue la donne** », j'ai analysé les quasi-délires qu'il nous propose en deux schémas aussi étranges l'un que l'autre.

Dans le premier, Hofmann demanderait à A de donner à la Postière la somme due, alors que A n'est pour rien dans l'histoire, laquelle le rendrait alors à B qui a avancé l'argent… Puis Hofmann rendrait à A l'argent qu'il aurait ainsi avancé…

Il est aisé de remarquer que Hofmann aurait mieux fait de rendre son argent à B directement…

Comme cela n'est pas encore assez compliqué, Hofmann se propose de réaliser le scénario suivant : Il donnerait à A l'argent dû, lequel le donnerait à la Postière en présence de Hofmann, qui à son tour le donnerait enfin à B !

Ce cirque invraisemblable est magnifiquement analysé par Freud pour ce qu'il est : un montage de désir sexuel à l'endroit de la Postière –et pourquoi pas de la Fille de l'Aubergiste ?

On frôle l'horizon des événements de l'hystérie comme on ne l'a jamais tant fait ! Bien sûr Freud se débarrasse un peu du problème en constituant la

Postière en rivale de la Fille de l'Aubergiste. Je suis loin de partager ce point de vue, si j'en crois mon expérience personnelle et celle de Freud.

Je remarquerai plutôt que, par ces montages d'une ingéniosité insensée, Hofmann réalise un tour de force mental : arriver à introduire la Postière dans le jeu des rencontres grâce au prétexte fourni par ces histoires de picaillons.

Accessoirement, il y embarque aussi le Tenant-lieu A qui n'est absolument pour rien dans cette affaire mais qui lui sert de plastron auprès de la Postière.

Un art de la drague aussi poussé dissimulé sous le masque de la névrose, il faut vraiment Freud pour l'autoriser en le reconnaissant et c'est là le seul point où le bât blesse : notre homme, pour des raisons qui tiennent à sa structure névrotique, ne peut se rendre directement chez la fille de l'Aubergiste de son cœur ni chez la Postière de ses rêves , et les condamne à jouer le rôle de la balle de ping-pong entre les Tenants-lieu A et B introduits dans le jeu pour éviter de *déplaire à Maman…*

12

LES GRANDES MANŒUVRES

GERÔME TAILLANDIER

2012.02.11

Ce texte n'est pas très bon mais permet d'avancer quelques points. On creuse maintenant dans le granit.

L'apparition sur scène de la *dea ex machina* des plus inattendue qu'est la Fille de l'Aubergiste bouleverse l'interprétation qui en résulte pour nos projets et sert de révélateur photographique à la névrose obsessionnelle.

Jusque là, cette névrose se jouait pour l'essentiel sur un mode « homosexué » entre ces Messieurs de la réserve et ces Messieurs de l'active, mise à part la trop lointaine Postière chère à notre cœur. –Quant à la Dame, nous avons déjà réglé son compte, il est clair qu'elle n'a rien à faire dans ces grandes manœuvres.

Mais la Fille de l'Aubergiste nous révèle que Hofmann est parfaitement capable de susciter le désir d'une femme et d'en recevoir le bénéfice, comme cela lui était déjà arrivé un peu avant. La question est : pourquoi face à ce désir, doit-il prendre de la poudre d'Escampette en organisant le grand cérémonial de la Dette ? Cette question est connexe à une autre : que fait la Postière dans l'affaire ?

La réponse de Freud a le mérite d’être claire : Hofmann a organisé symboliquement le dilemme où il s’est enfermé entre la prétendante imposée par sa mère et le choix qu’il fait de la Dame.

On a vu que cette mise en scène prête à discussion puisque, clairement, la Dame n’est pas l’objet du désir de Hofmann, mais seulement une figure du père idéal. L’interprétation de Freud n’est donc pas exacte, du moins pour partie.

*

Une seconde réflexion vient : l’introduction de la Fille de l’Aubergiste nous fait entrer dans la comédie de l’amour, tandis que le schéma de la Dette organisé par Hofmann crée la répétition de l’erreur tragique qui est au cœur de la névrose. Loin que ces deux strates s’effacent, elles ont une action antirévélatrice l’une sur l’autre : la dimension comique de l’amour liée à la révélation du désir d’Hofmann de retrouver sa Postière et la Fille de l’Aubergiste afin d’organiser la surchauffe des sentiments entre les deux donzelles, -efface la répétition tragique de la Dette, éloigne Hofmann de son désir en lui faisant accroire que la Dame est son objet d’amour et qu’il doit payer sa dette sur l’injonction de Lamort, l’obligeant à tourner en rond dans une mise en scène où se devine la cause de ce désir, mais inaccessible à la reconnaissance.

*

Des remarques plus fines s’imposeraient. Par exemple, on peut observer la différence qu’il y a dans la proximité de la Fille de l’Aubergiste mise en scène par Hofmann : Là où l’hystérie introduirait cette cause du désir par exemple à la place de l’Autre et la Postière en rivale tandis que le lieutenant A serait le plastron du sujet, Hofmann *élide* la Fille de l’Aubergiste, cause du désir et introduit au lieu des échanges hystériques une dette dont la Postière est l’enjeu, mais où cette élision empêche de lire le sens de la dette. Par ailleurs on n’oublie pas que Lamort est l’injoncteur qui a créé cette situation de dette et que c’est à lui que Hofmann s’est identifié dans la mise en scène.

*

Le rôle de Lamort mérite d'être exploré. On a vu qu'il est une identification d'Hofmann destinée à sceller l'existence de sa dette. Au fond, Lamort est la condensation du ratage constitutif de la névrose obsessionnelle entre l'enfant et une mère qui s'est absentée du désir pour le transformer en devoir. Cette absence oblige l'enfant à rester dans la dépendance de sa propre demande : que veut cette mère qui ne donne pas ma place et comment puis-je la faire changer d'avis sur ma place ? C'est cette forme de la demande qui est la racine préœdipienne de la névrose obsessionnelle.

Hofmann s'identifie à sa mère en tant que psychologiquement morte, mais va utiliser cette demande inconsciente en instrument de son succès !

Quel est le rôle de Lamort dans le jeu ? Il est double. D'une part il crée une dette pour Hofmann, ce qui constitue pour ce dernier le seul moyen qu'il a d'exprimer son désir de l'Autre : la Postière, la Fille de l'Aubergiste. De plus en interprétant de manière erronée le rôle du lieutenant A, Lamort introduit sans le savoir la clef qui permet à Hofmann de créer sa dette, donc de tenter de rejoindre la Postière. Eût-il indiqué le lieutenant B à Hofmann, que Lamort aurait coupé cette possibilité : il s'agit bien d'une interprétation de Lamort, un véritable acte manqué !

De ce fait nous parvenons à une formule qui n'étonnera personne :

Le surmoi est le représentant des pulsions dans le système perception-conscience, pour la raison qu'il est l'expression des pulsions.

On remarquera qu'il n'a rien à faire avec une quelconque « moralité ». Un Capitaine Cruel qui impose à son auditeur l'envie d'introduire des rats dans le fondement de sa dulcinée peut difficilement passer pour un parangon de bonne morale.

Une conséquence de tout ceci est que le Capitaine Cruel (Lamort, le surmoi) provoque, -outre une angoisse considérable chez Hofmann en suscitant le désir de traiter ainsi la Dame de ses pensées, -provoque dis-je l'apparition révélée de la Dette et du désir de la fille de l'Aubergiste. Hofmann n'est dans la Dette que pour rendre l'accès au désir impossible, séparant Hofmann, du fait du caractère intenable de son scénario, à l'impossibilité de le réaliser, donc de rejoindre la

Postière ! Le résultat de l'action de Lamort est de maintenir Hofmann dans le désir mais dans un désir impossible.

« La pulsion divise le sujet et le désir… »

Que lecteur affligé par tout cela sache bien que tout finira par un mariage et que tout le monde ira à la plage à la fin.

13

CONTE IMMORAL

GERÔME TAILLANDIER

2012.02.15

Dans un grand bois officiait un grand Cornu dont les brames tenaient en haleine toute une troupe de délicieuses biches, son verbe, descendant de haut, presque du mont Sinaï, abreuvait ces douces créatures de la lumière de l'esprit.

Une Dame de ma connaissance, Elle, la Bête, aimait assister aux colloques du grand Cornu, car, éprise de la lettre et du verbe, elle admirait, se délectait, des enseignements de notre Cornu. Tant et si bien qu'un jour, éperdue d'admiration mais non d'amour, elle eut l'idée d'y amener en offrande sa sœur, la Belle, afin que celui-ci émerveillé de cette offrande, fît rejaillir sur la Bête une part du désir que lui inspirait la Belle. Ainsi la Bête serait aimée elle-même au-delà de la Belle, mais sans avoir à subir les grands ennuis qui procèdent d'Amour.

Le grand Cornu fut sensible à cette offrande, mais courtois comme il l'était, n'en montra rien, et rien surtout de l'émoi que lui causait le couple de ces deux sœurs où il ne savait que prendre, du charme ou de la voix.

Puis un jour, le Cornu rencontra la Belle qui, selon la coutume, se faisait accompagner d'une Laide en esprit avec laquelle le Cornu avait déjà eu maille à partir. Saisissant l'occasion, le Cornu s'avança vers le couple de la Belle et de la

Laide et, heureux d’humilier ainsi la Laide, il invita la Belle à le suivre dans son repaire.

Or la Belle, à laquelle oncques ne put autre belle comparée, avait dans sa prime jeunesse, beaucoup été s’esmayer avec divers damoiseaux dont elle eut fort à pâtir, en ce que ceux-ci, l’honorant trop, la déshonorèrent tant qu’ils purent, lui faisant accroire qu’elle était Bête –car elle ne savait que rescrire leurs belles paroles.

Ainsi tandis que le Cornu et la Belle cheminaient dans la forêt, le Cornu lui dit : « Belle, que diriez-vous que je vous prenne pour noter l’harmonie de mes brames ? »

Ce qu’entendant, la Belle, à nouveau déshonorée de cet honneur, lui répondit sec qu’elle ne voulait plus jamais qu’on la prît ainsi et lors le quitta.

Le Cornu de lui dire que désormais sa venue au grand colloque où il proférait ses belles paroles n’était plus de mise.

Qui fut marri de cette chute ?

Ce fut la Bête qui, désolée de ce décret, ne put, elle non plus, plus aller au grand colloque où son esprit s’élevait à la voix du Cornu.

La morale de cette histoire, jeunes gens et gentes damoiselles, est que, à trop offrir dans le désir, chacun et chacune s’en repart déçu, la Belle de son abaissement, la Bête, de breuvage, et le Cornu –de n’avoir pu montrer ses cornes.

*

Que l'on voie bien que dans cet apologue, se placer comme vouloir être aimée au-delà d'une autre en qui adorer son propre mystère, induit que l'*élision* de la Bête résulte de ce jeu.

Elidée du jeu dans cet échange de trompés, la Bête obtint ce qu'elle voulait : continuer à aimer la Lettre mais de loin.

Ainsi notre Hofmann, procédant autrement à une autre élision, laisse ignorer – sauf de Freud- quels sont les objets de ses désirs, s'obligeant à s'embarquer dans une grande appréhension obsédante dont le seul objet est –d'être élidé de la scène du désir en y élidant ses causes.

14

DU GRANIT, ENCORE DU GRANIT.

GERÔME TAILLANDIER

2012.02.20

Comment la force compulsionnelle, liée à l'expression du Surmoi dans la perception-conscience, s'exprime-t-elle pour Hofmann ?

Deux voies sont à l'œuvre autour des Grandes Manœuvres où s'est nouée la décision de consulter Freud. D'une part Lamort induit chez Hofmann la pensée compulsive d'introduire un rat dans l'anus de sa Dame. On peut difficilement penser que celle-ci résisterait au traitement et c'est donc là une curieuse façon de conjurer le risque de mort imaginaire lié à la compulsion. Quant à la demande inconsciente présente dans cette pensée, je la laisse de côté.

Une deuxième voie est la compulsion liée à la demande de Lamort : « Tu rendras l'argent au lieutenant A ». On a vu où cela nous a menés en terme de désir. Mais si l'on prend les choses au ras de la compulsion organisée par Hofmann, on doit en déduire la formule suivante :

« Tu rendras l'argent à A (et non pas à B ni à la Postière) ».

Il manque la conditionnelle ! Quelqu'un doit être frappé de mort imaginaire et le scénario ne nous en dit rien ! Ce scénario devrait donc être :

« Tu rendras l'argent au lieutenant A *unless* X mourra. » Quel est ce X ? Un goût esthétique personnel me fait conjecturer ceci : « Tu rendras l'argent à A (non à B) *unless* –que la Postière ne meure. » Je regrette pour ma part qu'il n'existe pas en français d'adverbe équivalent à *unless*. On se trouve devant le même problème avec l'expression « *known unto god* ».

Je laisse le lecteur méditer sur cette formule car je n'en vois pas encore la portée.

*

Il est maintenant temps de nous demander ce qu'est la forme logique de la compulsion par-delà sa structure conditionnelle. Cette compulsion est en fait une demande. Mais qu'est-ce qu'une demande ? C'est la forme névrotique de la pulsion. La pulsion ne s'exprime pas nécessairement sous une forme connectée au fonctionnement psychique. L'acte criminel montre clairement que la pulsion a d'autres états possibles que la connexion névrotique. Mais dans celle-ci, la pulsion se présente comme une demande. Cela explique d'autant mieux que cette demande est celle de l'Autre et non du « sujet ». C'est parce que l'Autre (la mère) a permis le passage par le défilé de la loi symbolique que, en retour, la pulsion prend forme de la demande de l'Autre : « Tu rembourseras etc »

*

Maintenant quelques mots sur un apologue, celui du Cornu. Dans le scénario de Hofmann, on constate que l'Autre et le désir sont *élidés* dans la formule compulsionnelle. On peut se demander où est le « sujet » dans cette affaire ; le sujet n'est rien d'autre que l'angoisse de la mise en scène et les personnages qui s'agitent sur la scène, Hofmann, A, la Postière, sont des identifications destinées à représenter le personnage absent de la scène : le désir de l'Autre, la Fille de l'Aubergiste.

On remarque que dans le Cornu, c'est tout au contraire (et sans aucune complémentarité même quantique) *le sujet qui est élidé* de la scène, puisque le désir de l'Autre (les avances du Cornu) est on ne peut plus clair, mais au prix d'expulser de la scène le sujet et son désir en raison de la substitution identificatrice à la Sœur à laquelle il s'est complu, dans un pari perdu d'avance.

On se renseignera sur le syllogisme du Cornu.

15

DE QUELQUES BEATRICE

G T 2012.02.21

En 1974 je m'invitai de manière peut-être pas très prévue en vacances dans le Lubéron avec M et El (El Shaddaï). Je me retrouvai dans une vaste maison de vingt et quelques pièces en plein Lubéron en train d'étudier L'Idenfication et de caresser des filles, expérience doublement agréable. Un jour que nous marchions avec El enlacés tandis que je sentais sa sueur, je lui rappelai le vers de Mallarmé *La Destruction fut ma Béatrice*. Peu après, El me rappela ce que je lui avais dit et me dit qu'elle avait eu une sœur, Béatrice, morte tuée dans un accident de voiture par un imbécile en Alfa Roméo.

Béatrice était la Belle de la famille, draguée par tout ce qui bougeait en Aix. El se trouva donc dans la position de n'avoir de repli que d'être la Bête, ce qu'elle crut sans doute fort, dans son hystérie. Cette identification était bien sûr des plus fausses car El était fort belle et le savait tant qu'elle dut, enfant, faire une chute qui lui laissa une cicatrice sur la lèvre dont sa beauté se trouva augmentée. Ainsi le couple de la Belle et de la Bête se trouva formé, non sans qu'El ne se rattrapât en devenant celle qui percevait la réalité de tout cela en prenant sur elle toute l'Intelligence de la situation.

Quand sa sœur manqua, El se trouva seule en hypokhâgne où elle fit la rencontre de M, non tant point belle que très interrogative de la beauté, en particulier de celle d'El, dont elle devint le Double imparfait pour la plus grande insatisfaction de l'une et l'autre. Ainsi le couple de la Belle et de la Bête fut reformé, les hommes y étant invités à foutre l'une et l'autre mais surtout El, afin que l'amour que l'une et l'autre se portaient ne fût apparent à personne.

J'entrai dans la danse à ma façon sans y voir d'autre influence que de me retrouver avec deux seins dans les mains au clair de lune mais pas de la même. La découverte réciproque de cette situation fut des plus émouvantes. Ainsi, du fait de mes antécédents, je devins le témoin décidé d'un amour qui devint le mien et qui dure encore, tant entre elles que de ma part.

Ce fut ma première leçon d'hystérie et elle me permit d'entrer de plain pied dans une histoire dans laquelle il ne fut jamais question que du grief que la chose d'amour peut apporter aux humains, qui ne sont pas faits pour le supporter.

DE QUELQUES BÉATRICE

La Triple Hécate au minuit définitif de ma mémoire porte son trouble aux échos de couloirs. Il y retentit de rires de femmes doubles résonances plutôt d'un sommeil infinitif, unité de temps de nous-mêmes confondues. Par quel couvent au mont illuminé d'un jour inverse, dans la marge de lune elles lisent à tête foudroyée d'orages seuls possibles le chant plain de cette trinité: non pas une, mais par lustres doubles diffractées tels que leur troupe s'en accrut ? J'y croyais ; et l'écho où je me trouvai précipité à cette levée de voile définitive sur leur sein, me permit de lire à haute voix le texte de leur corps. J'y découvris le mien, blason muet qu'un échafaud seul encore enlumine par l'ombre projetée de son triple rayon. La remémoration de notre folie dans la marge de mon trouble, qu'elle lise alors cette Béatrice.

Du 11 au 12 Janvier 1981

G. TAILLANDIER

16



DECOMPOSITION SPECTRALE DE L'AMOUR

GERÔME TAILLANDIER

2012.02.27

La première dimension qu'une hystérique rencontre lorsqu'elle s'introduit dan le champ du désir est la sensation nette d'avoir fait l'objet d'un marchandage. Cette sensation est fondée comme le montre l'exemple de Dora et de ses liens avec le quadrille hystérique : « Tu me prêtes ta femme et en échange je te

prête ma fille. » Les questions sont de savoir pourquoi le sujet se prête à ce jeu. C’est bien sûr du côté du lien inaccompli entre l’enfant et la mère, absente au jeu, qu’il faut chercher.

Lacan a accompli à plusieurs reprises la décomposition spectrale de cet état hystérique en montrant que l’amour comportait trois états distincts : l’aimé, l’amant et l’*agalma*.

Il établit ainsi que la déclaration d’amour d’Alcibiade à Socrate a pour fonction de susciter l’amour d’Agathon pour lui. C’est grâce à cette interprétation que Socrate se défausse du jeu, révélant où se trouve l’hystérique…

Ainsi faire l’éloge amoureux de l’*agalma* a une fonction : susciter l’amour chez un tiers, l’Autre de la mise en scène.

Il en va de même pour Dora qui, en constituant Mme K comme *agalma* (« la blancheur ravissante de son corps ») entend en retour être aimée de son père sur le trajet qui mène de son père, amant, à Mme K.

Il n’y a donc pas de réciprocité dans l’amour car celui-ci est bâti de trois termes qui exigent quatre supports au moins. Mais dans cet échange amoureux typiquement incarné par l’hystérique dans ***Jules et Jim***, il est question qu’en aucun cas le désir ne soit « satisfait ». Ce qui est satisfait, c’est la décomposition spectrale des états de l’amour.

Dan la névrose obsessionnelle, tout ce mécanisme semble être absent faute de combattants. En apparence, le sujet obsessionnel a détruit tous les autres sur le chemin de sa dette à payer et il ne reste plus que des fantoches inconsistants que l’on change de place au gré du joueur.

Il faut toute l’astuce de Freud pour deviner derrière cette élision la présence et le rôle de la Postière, puis, par delà, de la Fille de l’Aubergiste, pour que les personnages de la villégiature soient enfin restitués à leur rôle.

Toutefois il reste un point obscur : comment l'obsessionnel articule-t-il le jeu de la Dette en sorte que celui-ci soit un échange à accomplir, susceptible de prêter à une décomposition spectrale de l'amour ?

Une réponse possible quoique très imparfaite est celle-ci :

En s'identifiant au Mort, cause du désir de l'Autre, le sujet donne à voir au Spectateur le spectacle du désastre dont il est la victime consentante en demandant à celui-ci s'il compte l'en sortir ?

L'identification au Mort est donc une demande faite à l'Autre d'être « aimé pour soi-même », laquelle demande est faussée d'avance parce qu'elle confond le sujet et le Mort. Or il ne saurait prendre la place de ce dernier, puisque celui-ci est l'*agalma* de la situation, dont le sujet passe son temps à faire l'Eloge en s'y identifiant… Mais c'est justement en raison de cette place occupée par le Mort (l'*agalma*) que le sujet n'a aucune chance de récupérer de l'amour de l'amant.

On discerne peu à peu que la Dette obsessionnelle peut aussi être analysée comme une comédie de l'amour, ce qui n'est pas trop tôt !

STRUCTURE DE LA NEVROSE OBSESSIONNELLE 17

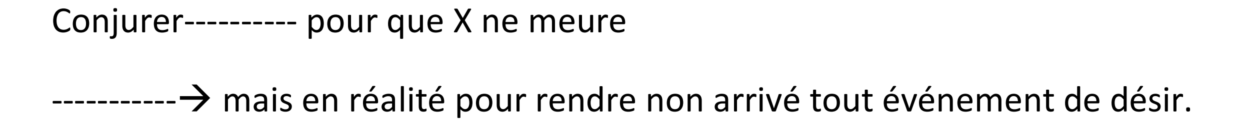
Je ne pense qu'à ça

GERÔME TAILLANDIER 2012.4.28

Miriam Claudon, psychologue clinicienne qui connaît bien la névrose obsessionnelle, me propose la formule suivante du symptôme obsessionnel : « Je conjure et je répète pour que surtout il n'arrive rien ». Cette formule innocente paraît de prime abord être une forme affaiblie de celle de Freud : « conjurer –pour que X ne meure ».

Toutefois à y regarder de près elle apporte une finesse des plus inattendues. On sait que, quand bien même le symptôme obsessionnel se nourrirait de mort réelle, il n'est jamais qu'une fantasmagorie destinée à –justifier l'activité conjuratoire !

Ainsi la formule de Miriam Claudon met en évidence un aspect bien connu de la personnalité obsessionnelle: que surtout, rien n'arrive d'imprévu qui pourrait détourner de l'équilibre instable de la névrose! Faute de quoi, panique à bord ! Dieu Mercy, les obsessionnels sont gens assez bien organisés puisque, à la longue il ne se passe en effet plus rien –dussent-ils le payer de leur vie. Ainsi est mise en évidence que cette structure est en fait au moins ternaire :



Conjurer---------- pour que X ne meure

-----------→ mais en réalité pour rendre non arrivé tout événement de désir.

Le fait d'annuler, d'abolir dirait Mallarmé, tout événement de désir apparaît ainsi être la « cause prochaine » de ce symptôme. Il faut surtout que rien ne

manque à sa place et la meilleure manière d'y parvenir est de conjurer tout événement possible.

Bien sûr, par delà cette cause prochaine se laisse lire toute la structure sous-jacente qui est de rendre impossible le désir –et en particulier celui de l'Autre qui pourrait apparaître impromptu.

Ainsi la destructivité obsessionnelle s'exerce comme il se doit selon le double tranchant de la névrose : elle détruit l'autre pour préserver l'accès à la cause du désir, mais ce faisant elle rend impossible cet accès puisque l'Autre est indispensable à son événement.

Une incidente tirée du merveilleux film *Crimes à Oxford* nous l'apprend : notre jeune mathématicien calcule, si bien qu'une femme lui demande s'il accepterait qu'elle perturbe ses calculs. Après avoir feint d'accepter, il se retrouve, grâce à un meurtre, confronté au fait qu'il est plus intéressé par la cause des meurtres et par les calculs du meurtrier que par le désir de cette femme. Son affaire est cuite et se termine au musée des horreurs, parmi les faux semblants qui le cernent.

*

Cette nouvelle définition permet d'éclairer la grande comédie montée par Hofmann. Un détail aurait dû me frapper : dans ce montage pourtant nettement conjuratoire, le risque de mort allégué est absent !

Nous disposons donc de la conjuration et de son « abolition », mais pas du personnage sur qui pèse le risque de mort ! A y bien réfléchir, il est probable que celui-ci n'est autre que Lamort lui-même, dont il ne faut pas oublier qu'il est à l'origine du montage et de l'intimation qui lui est liée.

Cette absence permet de mettre en évidence ce que Hofmann cherche à éviter grâce à ce montage : la rencontre avec le désir. Aussi longtemps que ce symptôme est actif, Hofmann ne fera rien et évitera ainsi de prendre le train pour aller se rencontrer dans les alpages avec sa bergère : les liens sociaux et les appartenances de caste ne seront pas dérangés et Hofmann pourra continuer à se faire chier avec ses rombières du beau monde : « En première, ça ne se fait pas ».

On remarque en effet que cet homme de haute caste –au dire de Freud, qui connaît les secrets des alpages pour les avoir beaucoup fréquentés avec sa fille, est sûrement peu enclin à descendre de train pour aller rencontrer qui le désire. Le jeu que Freud remarque entre les deux femmes, la Postière et la Fille de l'Aubergiste, n'est que partiellement exact et à mon avis Freud se trompe sur un point.

En effet, qu'est-ce que Hofmann sait de la Postière ? Rien ! Il pourrait en effet fort bien s'agir d'une vieille fille à chignon avec une verrue poilue sur le nez ! Qu'est-ce qui déclenche l'intérêt de Hofmann pour elle ? Un seul fait : elle lui a donné sa confiance sans demander de garantie, ce qui, pour un obsessionnel, est une cause suffisante d'amour, lui à qui on n'a jamais fait confiance.

Mais le désir n'est pas là ! Il est dans l'Autre, la Fille de l'Aubergiste, dont il suffirait qu'il allât se débotter chez elle pour qu'il le rencontre.

Et c'est là le problème : grâce à l'appréhension obsédante, Hofmann établit entre les deux femmes une fausse équivalence dans le piège de laquelle Freud feint de tomber, alors que la Postière n'est là que pour créer le doute sur la possibilité de la rencontre.

Ainsi l'on est sûr que Hofmann ne rencontrera pas la Fille de l'Aubergiste, mais qu'il pourra toujours en parler à Freud.

Espérons pour lui que, avant de mourir dans la plus stupide des guerres que l'Europe ait connues, il ait été mobilisé dans les alpages et qu'il ait eu l'occasion de croiser la Fille de l'Aubergiste avant de partir au front…

PS : En somme et pour être clair, après une discussion avec Miriam Claudon, il apparaît que le prétendu risque de mort lié à la conjuration obsessionnelle n'est rien d'autre qu'un paratonnerre destiné à éviter la vraie question : ne surtout pas se rencontrer avec le désir de l'Autre…

La contrepartie est non moins claire : surtout ne pas déplaire à Maman, qui pourrait trouver fâcheux que son cher petit (ou sa détestée petite et rivale) ne puisse se mettre à désirer à la place de Maman, ce qui serait vraiment la fin du monde…

STRUCTURE DE LA NEVROSE 18

SUR LE PRETENDU « HOMME AUX LOUPS »

GERÔME TAILLANDIER 2012.05.02

Cette note préliminaire est destinée à faire remarquer que *Wulfmann* n'a jamais signifié Homme aux Loups mais tout simplement « Loup-garou », ce qui change un peu le sens du texte.

Par ailleurs, je signale que le W de *Wespe* n'a rien à voir avec Maia l'Abeille, mais avec le jeu de mot : W S P, c'est-à-dire : Sergei Petrovitch, Wulfmann, c'est à dire que S P s'identifie lui-même au loup garou. Une remise des pendules à l'heure s'impose parfois.

Par ailleurs, je remarque que le titre de l'homme aux Rats est « Le Conseiller », ce qui est son vrai titre et son vrai problème. Enfin, le titre de Freud fait évidemment allusion au Joueur de Flûte de Hameln, ce qui va mieux en le disant…

PS : Une personne avisée pourrait trouver des objections à ma conjecture.

Je ferai remarquer que *loup* se dit en russe *bolk*, prononcé *volk*, le v étant translittéré en allemand par *W* ; On se doute bien que Sergueï Petrovitch parlait russe, et que c'est donc dans cette langue qu'il a construit la formule rituelle phonétique : W S P : *loup-garou*.

Il n'y a donc pas besoin de chercher midi à dix-sept heures sur la pendule inconsciente de SP.

Il amusera sans doute les lecteurs de savoir que le préfixe *bespe*, prononcé *vespe*, en russe, signifie « *sans, être privé de*, » et fonctionne comme préfixe. Il serait amusant de conclure que ce symbole est donc à la fois un signe de castration, mais aussi, conjugué au *surname* de S P, une façon de se désigner comme sans-famille, excellent point de départ pour se sentir loup-garou.

19

LA VILLEGIATURE

GERÔME TAILLANDIER 2012.05.26

Une dame des plus attachantes vient me raconter l'histoire suivante.

Divorcée depuis peu, elle apprend que son ancien mari, Raphaël, part en villégiature avec sa nouvelle maîtresse, laquelle l'a arraché à son mariage.

La dame, ulcérée de cette nouvelle, entre dans un état de tristesse et de rage, rage de voir une autre femme partir avec son mari, tristesse de penser que de nombreuses années de mariage sont ainsi réduites à néant et qu'elle reste seule, ne souhaitant rien tant que le retour du mari –lequel ne semble pas aller dans ce sens.

L'ami actuel de la dame lui propose alors de solder cela en partant eux-mêmes passer quelques jours au bord de la mer. Après diverses péripéties non dépourvues d'intérêt mais que nous délaisserons, le voyage se fait. Mais aussitôt arrivée, voilà que la dame plonge dans un état de tristesse et de malaise sans fond, ne pensant qu'à une seule chose: que fait Raphaël avec cette autre femme, pourquoi l'a-t-il laissée ?

L'ami se rendant compte de cet état, s'enquiert de ses causes, et la dame fait alors l'aveu des causes de sa tristesse. Voilà donc notre jeune couple tout entier concentré sur un sujet : Raphaël et ses mésaventures. Mais heureusement, le couple trouve une solution à son désarroi en changeant de lieu et de conditions, trouvant accueil plus luxueux que le précédent. Le reste du séjour se passe bien, sans que Raphaël ait disparu pour autant du paysage.

L'incident en lui-même ne mériterait guère plus que les honneurs d'un premier film pour scénariste débutant tout juste sorti du complexe d'Œdipe. Toutefois on peut en sortir beaucoup d'autres enseignements. Cela suppose une stratigraphie des passions que nous allons dévoiler. La première strate est assez évidente, même sans travail analytique.

Cette couche ne tient pas tant à l'amour qu'à la rivalité et son objet n'est pas tant le regret d'un mari aimé et d'un mariage heureux que la rage et la frustration de voir une autre

femme oser faire ce que la dame elle-même a un peu de mal à accomplir: décrocher un homme à coup de désir. Elle constate ainsi qu'une autre l'a osé et que cette rivale est une autre soi-même : la femme qu'elle-même n'ose pas être. A cela se mêlent bien sûr les regrets de toute la construction qu'elle avait réalisée avec Raphaël et qu'elle voit détruite en un instant, induisant une question sans fond : qu'ai-je donc été pendant tout ce temps ? On pourrait broder longtemps sur ces questions, mais la vie est courte et j'essaie d'obtenir qu'elle ne passe pas dix ans à remuer ce bouillon pour s'apercevoir à l'échéance qu'elle s'y est noyée.

Mais une autre strate apparaît à travers les eaux troubles de la passion. En effet le lecteur n'aura pas manqué de se demander à quoi sert de remuer sans cesse tout ce passé qui ne revivra pas. Il doit y avoir, chez Raphaël, une cause plus profonde d'émoi que l'amour perdu qui fait de lui l'objet d'un tel attachement. Il est temps de revenir à l'adage de Freud que les seconds mariages sont souvent plus heureux que les premiers, car le sujet laisse derrière lui les oripeaux de ses démêlés œdipiens, échappant ainsi aux angoisses et demandes infernales dont l'Œdipe est la cause ordinaire.

Il est clair que, notre dame étant une femme et donc une fille, a aussi une mère et que Raphaël est –du fait de la séparation- devenu le tenant lieu des affects liés à la mère. C'est donc cette couche préœdipienne qui est cause des tristesses de la dame, et la rivale n'est que la figure clivée de la part d'elle-même qui aurait aimé se substituer à la mère dans l'Œdipe.

Ceci a une conséquence grave : la séparation a créé un point de fixation du conflit préoedipien avec la mère, avec le résultat que l'amour de la mère qui y est sous jacent, s'y fixe et risque d'empêcher toute évolution affective par la suite.

Nous sommes cependant encore loin de compte avec l'Œdipe. Il y a longtemps que j'ai appris que l'amour et le désir présentent chez les femmes quelques paradoxes que j'ai baptisés autrefois « structure fine de l'Œdipe féminin ». Le problème du désir chez les femmes se présente ainsi : ou bien un homme résiste à ses avances et lui tient la dragée haute; et elle l'aime pour cela même. Ou bien cet homme se complaît à lui faire l'aveu de son amour; et il tombe aussitôt au rang d'objet méprisé qui perd toute dignité dans le désir. Il est bien sûr aisé de reconnaître dans cela l'analogue du ravalement de la vie amoureuse décrit par Freud, mais plus largement une technique comme une autre destinée à garantir l'interdiction de l'inceste.

Raphaël, en refusant tout retour, se constitue comme objet aimé, tandis que le compagnon présent, se complaisant à entendre gloser sur lui, déchoit malgré soi malgré elle au rang de confident que l'on aime bien mais à qui on fait comprendre qu'il ne prendra jamais la place.

Et tout cela est bien naturel, puisque cette place est celle de la mère, premier objet d'amour qu'aucun père ne pourra remplacer dans l'amour de la fille, à raison même des frustrations qu'elle lui a fait subir.

Une nouvelle strate apparaît, celle de l'Oedipe féminin et de sa structure. Quand bien même nous savons que l'Œdipe a une structure identique pour les deux sexes, nous devons être attentifs au fait qu'il se déplie chez la fille en deux temps qui ne sont pas simplement chronologiques.

La première relation préœdipienne à la mère se solde en conclusion des frustrations que la fille impute –quelquefois à tort et souvent à raison- à la mère et qui se conclut par le bouquet final de l'envie du pénis, concentré de ces reproches, que la fille va, si les augures lui sont favorables, résoudre en désir d'avoir un enfant du père. Celui-ci n'est jamais qu'un argument secondaire de l'amour, venu là pour justifier d'obtenir de lui un enfant en substitut du phallus manquant. Ainsi un homme, père ou amant, n'a rien à attendre du désir d'une femme, sinon d'être le substitut et prétexte pour obtenir l'objet censé combler la perte secondaire des frustrations de la relation avec la mère. C'est bien sûr la racine de cette structure hyperfine de l'Œdipe.

Mais nous ne sommes pas encore au bout de nos peines. Souvenons-nous une fois de plus de cet autre adage de Lacan : l'obsessionnel détruit l'autre parce qu'il l'empêche d'accéder à la cause de son désir en y faisant écran.

Il est clair que l'ami présent dans cette anecdote est voué à une destruction parfaite.

Pourquoi cette destructivité ? La réponse est claire : parce que l'objet de l'amour est ailleurs et qu'on l'oppose comme instance à l'amant qui est présent! Ainsi le premier objet d'amour de l'Œdipe, la mère, réapparaît dans le jeu comme la cause à laquelle rien n'est comparable et qui, ayant définitivement déclenché les frustrations de la fille, l'empêche de pouvoir désirer puisqu'elle passe tout son temps à pleurer ce fait. Tel est le discours que l'amant présent sera payé pour entendre : la complainte de l'amour perdu, au prix du concert : accepter sa propre destruction comme cause de désir possible.

On est là devant un splendide mécanisme obsessionnel d'inspiration œdipienne.

20

UNE FEMME DISPARAÎT

GERÔME TAILLANDIER 2012.05.29



Un jeune architecte que ses collègues s'accordent à considérer génial, vient me voir et me raconte ceci. Comme tout architecte il est amené à concourir pour des projets qui doivent être prêts à échéance d'une date précise. Devant cela, notre homme est saisi à chaque fois d'une angoisse sans nom qui l'amène à enchaîner les esquisses d'une manière totalement affolée au point de fumer plusieurs cigarettes en même temps, de ne plus dormir. Dans cet état, les esquisses s'empilent sur la même feuille de calque, avec des ajouts qui s'entassent les uns sur les autres au point de devenir illisibles, et surtout en diminuant de taille jusqu'à ne plus tenir

que sur un ongle. Bien sûr les projets ne sont jamais prêts à temps, et notre homme est donc condamné à gagner sa vie comme grouillot dans des agences où son talent est reconnu mais où il ne peut s'imposer seul. Toute sa vie est bien sûr construite sur le même modèle.

Giacometti est à son tableau. Devant lui sur une chaise, le modèle, ou plutôt LA modèle, pose. On a affaire à une fort jolie femme qui manifestement pense à autre chose qu'à la peinture et serait sans doute heureuse que Giacometti la regarde mieux. Sur la toile, une figure a apparu autrefois, qui n'est déjà plus que l'ombre d'un portrait. Presque à l'infini, une vague silhouette apparaît, s'amenuisant de plus en plus, qui aurait pu ressembler à une femme, mais qui ne ressemble déjà plus à rien d'autre qu'un mince objet dont le sens s'éclaire peu à peu : un autoportrait de Giacometti !

Il y a longtemps que j'ai compris en tant que peintre que le peintre est condamné à ne jamais produire rien d'autre que son propre portrait. Ici, c'est frappant et cela le devient de plus en plus dans la peinture de Giacometti. Son regard ne se pose en vérité que sur un seul objet : son portrait, la femme étant définitivement manquée, qui pourtant l'attend patiemment. On est ici devant l'exemple parfait d'un symptôme obsessionnel : le sujet détruit l'autre de sa toile, pour tenter d'accéder à la cause du désir, qui, elle, est obstinément ignorée par le regard du peintre qui l'efface et la fait disparaître en tentant de la faire apparaître dans l'œuvre. La répétition infinie des gestes qui esquissent, puis effacent, puis qui esquissent à nouveau à l'infini, voilà le plus magnifique exemple de la manière dont le Nichtgeschehenlassen agit dans cette structure : l'enfer de la répétition elle-même agissant pour tuer le désir dont on tente de s'approcher.



21

RÔLE DE L'AGALMA DANS LA NEVROSE OBSESSIONNELLE

GERÔME TAILLANDIER 2012.06.04

Philippe Cros, qui doit sans doute à ses origines hispaniques un art certain pour planter les banderilles, me fait remarquer que je suis amené à identifier le mort à l'*agalma* dans la névrose obsessionnelle.

Je dois dire que ce résultat me surprend moi-même et me semblerait incongru venant de quiconque d'autre. Comme toutefois mon travail est plutôt soigné, je suis obligé de convenir que j'ai raison. Si le lecteur trouve cette affirmation bizarre, qu'il ou elle considère qu'il s'agit d'un simple mot d'esprit, fondé sur une parfaite certitude de moi-même qui n'a jamais varié.

Examinons cette étrange proposition. Tout d'abord, une chose est certaine, ce résultat est issu de la logique même de l'amour et de sa décomposition spectrale en trois termes dont la position est claire : *l'amant fait l'éloge de l'agalma pour séduire et se faire aimer de l'aimé présent quoique muet dans la scène*, en l'occurrence Socrate dans le Banquet.

Si l'*agalma* est la cause du désir contenue dans l'aimé dont l'amant fait l'éloge, sous le regard de l'Autre dont on attend l'amour, alors le sujet obsessionnel passe son temps à faire l'éloge du Mort dans le jeu, pour éviter de se rencontrer avec la cause du désir.

Le symptôme obsessionnel n'est pas à soi-même sa propre explication ; celle-ci se trouve dans l'Autre auquel le symptôme s'adresse. L'ennui pour ce sujet est que l'Autre n'a jamais répondu à ses demandes et que de ce fait, ce symptôme apparaît comme détaché de toute cause, ce qu'on appelle *isolation*. Ce terme est des plus incorrects et il est temps de restituer le terme freudien d'**élision**, puisque celui-ci montre clairement que l'adresse du symptôme est « tombée dans les dessous » mais n'est pas absente au jeu.

Si nous reprenons le cirque déployé sous nos yeux par le Conseiller Hofmann, nous constatons qu'il n'a qu'un but : nous faire accroire que celui-ci ne rêve de rien tant que de satisfaire aux demandes de Lamort, dont il fait ainsi l'apologie, comme il l'a déjà faite en racontant son histoire de rats.

Heureusement il y a dans cette scène un Autre qui se tait et dont Freud va restituer le désir : la Postière, mais surtout, et par-delà celle-ci, la Fille de l'Aubergiste, dont Hofmann attend qu'on lui donne l'autorisation de l'aller rejoindre. Il répète ainsi auprès de Freud la demande de soins qu'il a eus récemment lorsque, allé dans sa maison de repos, il a pu approcher des charmes de ses infirmières, au grand dam de sa petite maman, qui n'a pas dû apprécier beaucoup.

Le symptôme obsessionnel est donc une apologie masquée du Mort qui s'adresse à un Autre muet dont on attend qu'il dise où est la cause vraie du désir présent dans la scène.

Si l'on reprend la scène de Giacometti, celui-ci semble faire sous nos yeux l'apologie du Mort : son Double. Celui-ci en vient à se substituer peu à peu au portrait de la cause du désir : la femme qui pose pour lui. Au terme, elle aura complètement disparu, à ceci près que grâce à un Autre muet, le Photographe, cette scène nous permet de voir où se situe l'adresse du symptôme, dissimulée par Hofmann dans son cirque de Lamort.

22

OMBRA MAI FU

GERÔME TAILLANDIER   2012.06.16



Ayant discuté avec Miriam Claudon et avec quelque autre de *la Villégiature* il m'en est venu les conclusions suivantes.

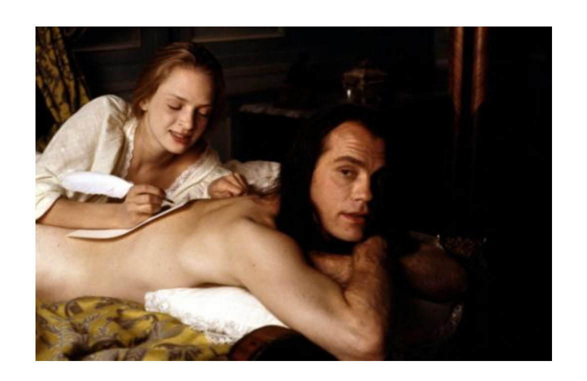
La fille confrontée à la relation préœdipienne à la mère, a, tout comme le garçon, à sortir de cette relation incestueuse, c'est-à-dire des demandes que l'enfant fait à l'Autre et auquel celui-ci ne répond que par ses propres demandes… Il ne faudrait en effet pas oublier que la mère n'est après tout qu'une femme et donc une fille, et qu'elle répond aux situations de l'élevage que par les réponses qu'elle a elle-même trouvées dans sa propre situation œdipienne… Il en résulte que le désastre se poursuit de génération en génération de façon telle que le caractère gaussien de la nature humaine soit conservé.

La sortie de l'œdipe pour la fille se fait par une succession de démarches qui s'articulent toutes ensemble avec plus ou moins de bonheur.

Le fait majeur est sans doute une identification à la mère ou plus exactement à ce que la fille a perçu des insatisfactions de sa mère à l'endroit du fauteur de tous les malheurs, le père, toujours bon pour le service. La fonction du père est en effet de concentrer toutes les insatisfactions que l'enfant a reçues de sa relation préœdipienne, dans le désir qu'on a qu'il y pallie par l'apparition du désir. Toutefois, il est de règle que cette attente soit déçue, et il en résulte que pour une mère, un bon père est un père mort, ou, si l'on veut bien lui accorder quelque grâce, c'est un père à qui l'on ne demande qu'une seule chose: d'être absent et défaillant pour pouvoir s'en plaindre.

Toutefois le fait majeur à observer est bien cette **identification à l'insatisfaction de la mère**, qui ne donne elle-même à entendre dans ses plaintes que celles qu'elle a elle-même reçues de sa propre relation préœdipienne.

On doit donc bien comprendre que derrière la figure du père ou de l'homme qui en est le substitut désiré, se profile toujours l'ombre des insatisfactions de la relation préœdipienne, et que la fille va agir à l'endroit de cette *ombre qui jamais ne fut* que comme elle a entendu qu'une femme devait le faire, c'est-à-dire en répétant les plaintes de sa propre mère comme constituant les conditions de son propre *deseo*.



SUR LE CONCEPT DE *CHOIX D'OBJET* CHEZ FREUD

GERÔME TAILLANDIER 2012.06.17

On sait que Freud nous propose deux types de choix d'objet ouverts au sujet à l'issue de l'œdipe, le choix **narcissique** et **par appui**. On peut se poser quelques questions sur ces notions et se demander par exemple si ces choix sont les seuls possibles ou s'ils ne décrivent qu'une partie des choix possibles.

Tout indique en effet qu'il y en a d'autres, par exemple le choix autistique de la schizophrénie ou le choix pervers du déni de la castration. La description de Freud n'est donc pas une alternative, mais la description de deux valeurs propres de ce qui ne paraît pas être un seul multiplet.

Une autre question se pose. On remarque que le terme freudien porte sur l'objet, alors qu'à y regarder de près, il n'est absolument pas question de l'objet dans ces choix. Cela tient sans doute au fait que Freud ne dispose pas de la notion de sujet pour établir ce qui est après tout une position du sujet.

Passées ces remarques de méthode, que signifient exactement ces choix ? Ils tiennent à la position du phallus dans le désir de la mère.

Dans le choix par appui, le désir de la mère porte clairement sur le *penisneid* et sur le fait que le père est supposé pouvoir y porter remède par le passage du désir d'enfant du père.

Dans le choix narcissique, *au contraire*, ne devrions-nous pas dire, la mère montre clairement que d'une part elle n'attend pas du père qu'il satisfasse un désir d'enfant et que ses vindications ont une origine qui tient au fait qu'elle est elle-même porteuse dudit phallus et que l'intervention d'un père l'en a plutôt bel et bien frustrée, ce qui lui évite de poser le problème en termes de castration. De façon peut-être plus précise, dans la position narcissique, la mère refuse de recevoir d'un père le phallus qui lui manque et transforme cette revendication même en fonction phallique. C'est le manque de phallus qui devient le centre de sa revendication, généralement retournée en adoration de la mère, laquelle n'est rien d'autre que l'agent qui l'a privée du phallus, mais auquel elle estime devoir démontrer son adoration pour pouvoir, ce faisant, s'identifier au porteur de phallus qui la satisferait.

Devant une telle issue, la fille n'a d'autre issue que de se voir interdire l'issue normale de l'oedipe, et se rabat sur la position de chevalier servant des Dames auxquelles elle se démontre capable de donner ce que le père n'a pas pu donner.

Dans le cas du garçon, les choses sont du même ordre: le garçon se voit interdire de prendre la position de donneur de phallus, mais s'identifie à la vindication maternelle qu'il reprend à son compte en s'identifiant à elle. Soyons clair, l'attraction dite homosexuelle pour d'autres partenaires procède d'une part d'une identification à la mère en tant que désirante du phallus, mais surtout représente un appel inconscient à un autre qui lui montrerait l'usage qu'il est possible d'en faire pour se détacher de l'interdit que la mère a fait porter sur l'usage de son sexe comme donnable dans le désir.

Il en résulte que, pour complaire à la mère il ne reste à l'enfant pas d'autre choix que de s'identifier à elle, fille ou garçon, et de reprendre à son compte comme dans l'oedipe normal **la revendication de la mère à l'endroit du père**, agent de tous ses malheurs. Il n'y a donc pas de différence de fond entre ces deux positions subjectives dans l'identification résolvante de l'oedipe, mais dans la **position du phallus dans le désir de la mère**.

On remarque que dans tout cela il n'est absolument pas question d'objet, mais de la position que le sujet, en tant qu'enfant doit choisir pour résoudre les impasses qui se présentent à lui du fait de la position du désir dans l'Autre.

LE SCHEMA *L* CHEZ L' « HOMME AUX RATS »

Nonobstant le caractère pénible de cette expression d' « Homme aux Rats » dont il est évident qu'elle est une allusion au *Rattenfänger von Hammeln*, nous devons reprendre la question posée par la grande appréhension obsédante et par sa signification subjective.

Nous aidant de ce que nous avons appris entretemps de la chaîne du désir, nous sommes en mesure de donner un sérieux coup d'épaule pour faire avancer la question.

Nous avons constaté que l'analyse de la grande appréhension obsédante exigeait la position de cinq partenaires au moins. En réalité, nous avons épargné au lecteur tout un ensemble de personnages non moins importants, tels que la mère, la Dame Elue *et last but not least*, l'oculiste qui est en somme la cause de tout (« La physique, mon Cher, la physique ! »).

Pour en revenir à notre schéma, qui bien sûr a la faveur des amateurs de pentalphas, il a un inconvénient, qui est de ne pas coller avec notre fameux schéma L. Bien sûr, le texte du Maître n'est pas parole d'évangile, mais après tout, on aime les valeurs sûres.

Il y a une autre difficulté dans ce schéma, qui est que l'on n'y voit pas la moindre trace de désir inconscient, mais l'exposé de la dette à laquelle Hofmann s'est condamné. Où donc est passé le désir inconscient, si présent dans le schéma de Dora ?

Nous allons donc tenter grâce à notre expérience de la chaîne du désir un assez joli coup.

Tout d'abord, remarquons que le lieutenant A n'est en aucun cas partie prenante dans le jeu, et qu'il n'est qu'une figure du discours de Lamort. Ne pourrait-on pas se débarrasser de lui ? Mais alors, la dette imaginée par Hofmann ne tient plus debout.

Il nous vient alors à l'idée que le lt A est un lapsus de Lamort, et que ce lapsus a consisté à substituer le lt A au lt B ; bref ! Il s'agit d'une métaphore !

Les deux lieutenants n'en font donc qu'un seul au sens de la métaphore. Et bien sûr, Hofmann, qui n'a pas son cerveau dans sa poche, comprend tout de suite l'intérêt de cette métaphore : elle lui permet de se rapprocher de la Postière, -donc de la fille de l'aubergiste, -c'est dans la poche !

Il ne lui faut plus maintenant que trouver une astuce pour passer à l'acte, et, comme Mutti veille au grain et que la Dame Elue pourrait y veiller aussi, il faut donc créer l'occasion de la rencontre : la grande appréhension obsédante mise en acte.

Malheureusement pour lui, Hofmann est obsessionnel, en sorte que son désir tourne aussitôt au vinaigre devant le danger de la confrontation imaginée entre les deux femmes, la Postière et la Fille de l'Aubergiste, déplacement de la Mère et de la Dame élue. Hofmann transforme donc le désir en obsession, la dette restant le dernier et sûr vestige du désir inconscient, que Freud devra démêler.

Qu'a donc réalisé Hofmann en créant cette dette, sinon une autre métaphore, la réponse de l'auberger à l'aubergère si l'on ose dire, autrement dit une métaphore répond à celle de Lamort.

Mais les choses ne s'arrêtent pas là, puisque Hofmann veut aussi inclure Lamort dans l'échange, signe qu'il lui confère une fonction paternelle, celle de lui permettre de rejoindre la fille de l'aubergiste malgré la dévaluation de sa personne par Mutti.

Nous voici prêts de pied en cap pour entrer dans le schéma L de Hofmann. Nous savons déjà que le sujet, dans le transfert, n'entre dans ce schéma qu'en tant que *moi*, ce qui bloque donc les autres pièces du jeu, mais laisse possibles les trois fonctions de la chaîne du désir, agalma, désirant, aimé, dans un ordre défini.

Si donc Hofmann est le moi, que sont les autres pièces du jeu ? Nous voyons que les deux lieutenants sont identifiés par métaphore à la place de l'*autre* de Hofmann. Mais qui vient à la place de l'Autre ? Chose surprenante, la Postière, maîtresse du jeu dont il faut satisfaire la revendication présumée dans la dette.

Il paraît bien sûr curieux que la Postière, que Hofmann n'a jamais vue, tienne ce rôle, mais nous ne devons pas oublier la chaîne des substitutions, dans laquelle la Postière tient la place de Mutti, mais surtout, et par delà la mère, celle de la Fille de l'Aubergiste, qui tient la place du désirant au delà des autres femmes qui en barrent l'accès à Hofmann.

Ainsi Hofmann est l'aimé de cette désirante-là, il a eu droit à ses avances, et, de même qu'à la clinique dont il sort et où il a bénéficié des attentions de quelque infirmière attentive ou d'une patiente qui se sont occupées de sa bite et de ses sentiments, Hofmann aimerait que l'on continuât à l'aimer, et vient pour cela demander au Docteur Freud de bien vouloir renouveler l'ordonnance en l'envoyant à la montagne rejoindre sa désirante.

Comme toutefois le Docteur Freud, qui pourtant aime la montagne, le *Lederhose* et le *Dirndl*, ne l'entend pas de cette oreille, il lui propose de ne pas se servir d'un symptôme pour résoudre un problème que du reste Hofmann ignore tout à fait.

Il nous reste alors un curieux problème. Si en effet Hofmann est en position d'aimé, il doit donc faire l'éloge d'une agalma, qui ne peut guère être que Lamort, seul pièce restant au jeu. Philippe Cros m'a fait part de son étonnement justifié à ce résultat, mais après quelques mois de réflexion, je ne peux que confirmer ce fait.

De quoi en effet, Hofmann parle-t-il à Freud, aussitôt installé ? De Lamort. Un jeu des plus amusants se déroule alors dont il semble bien que Freud est conscient. Devant la difficulté de Hofmann de se mettre à table ou au divan, Freud suggère l'*empalement*. Il est clair qu'il a à l'esprit les exploits de Dracula Vlad Tepech, et que le nom du capitaine est sûrement hongrois et non pas tchèque. Bref, Freud y va de ses lectures récentes et s'amuse un peu. C'est alors seulement que Hofmann, encouragé par cet intérêt commun, peut avouer cette histoire de *Ratte/Rat* dont il faut rappeler qu'elle est due, une fois de plus à Lamort !

Lamort occupe donc une fonction centrale dans le récit de Freud, même si elle paraît méprisée. En réalité, j'ai déjà souligné que Hofmann, en tant que conseiller aulique, passe son temps à donner des conseils (*Rat*) à Sa Majesté, et que, parlant de *Ratten*, c'est donc de son propre rôle social qu'il parle. Bref,

Hofmann qui a du reste, des rapports intéressants avec les conseillers auliques et avec leur femme, est en œuvre de nous faire l'apologie de son être social, -ce qui s'appelle l'agalma :

Die Liebe musz sein platonisch

Der dürre Hofrath sprach.

Die Hofräthin lächelt ironisch,

Und dennoch seufzet sie: Ach!

Lorsqu'en effet Alcibiade fait l'éloge de Socrate, nous savons que c'est réalité Agathon, le Bel et Bon, qui est visé, manière de s'identifier à l'objet désiré.

Ainsi, Hofmann prend la place, dans le transfert, de l'aimé qui vient, devant Freud, faire l'éloge de Lamort, son propre personnage social, en espérant que Feud y compatisse, ce qui ne sera pas le cas.

Nous serons sans doute amenés à développer tout cela.

Nous commençons alors à mieux comprendre le rôle du schéma L dans la névrose obsessionnelle. Ce schéma, mis en scène dans l'obsession, est dépourvu de toute référence au désir, et fait l'apologie de la mort, mais le secret est qu'l est destiné à **faire écran au désirant**, qui se situe au-delà du schéma, dans les alpages avec la fille de l'aubergiste, que nous devrons exhumer de cette ambiance de mort et de dette. Le schéma L a donc une fonction d'écran protecteur destiné à maintenir non pas l'objet du désir, mais le **désirant**, à l'abri des demandes de l'Autre. Toute mise en cause de ce schéma risque donc de fragiliser cette protection, et l'on comprend mieux que pour l'obsessionnel la fonction d'écrantage du désirant soit vitale, au prix de passer sa vie et son temps à construire ces écrans du symptôme. Comment l'aider à reconnaître la fonction du désirant ?



moi=
Hofmann
aimé

Postière Mutti Dame

métaphore de Hofmann
la dette et la postière

Fille de
l'aubergiste
désirante

DRACULA A LA COUR

Discutant avec Matthieu Calloc'h de la présentation toujours plus stupéfiante à mesure qu'on la relit, par Freud, de la Scène du Grand Guignol de l'Homme aux Rats, celui-ci me fait justement remarquer que l'Homme aux Rats adopte en quelque sorte dans son discours celui du Capitaine Cruel, le Tchèque plus ou moins transylvanien que j'ai renommé Lamort, afin de donner aux personnages de la scène le nom de comédie qu'ils attendaient depuis longtemps. Je rappelle donc encore que c'est bien à une séance du Grand Guignol que nous sommes conviés par Freud, ce qui n'interdit pas de faire un travail analytique sérieux.

Que l'on est bien dans une scène de Grand Guignol, est assez marqué par le fait que, devant la difficulté de Hofmann à dire ce le fantasme fatidique, Freud lui suggère le mot d'*empalement*. On voit que Freud, comme une sorte de professeur Abronsius, se souvient de Vlad Tepech, Dracula, et qu'il se sent lui-même pris dans une atmosphère de cette sorte, non dépourvue d'un certain charme gothique…

La réponse que je fis à Matthieu Calloc'h est que cette reprise du discours de Lamort par Hofmann trouve sa raison dans une identification de Hofmann au Capitaine Cruel.

Le symptôme névrotique est donc d'abord une identification, et pas seulement dans l'hystérie.

Mais pourquoi une telle identification a-t-elle lieu ? Le personnage choisi dans la scène est plus ou moins un substitut du père impuissant dans l'hystérie. On peut penser qu'il en va de même ici.

Dans le symptôme, le névrosé s'identifie au père impuissant de sa propre constitution œdipienne.

Ce ressort a une fin inconsciente, révéler la vérité de la situation œdipienne névrosante que l'enfant a vécue et dans laquelle il a dû constituer sa propre solution aux perturbations du désir qu'il a perçues dans sa famille. Qu'on se

souvienne de la fonction de Tante Léonie dans la constitution narcissique de Proust, ou encore de la maison close de Jupin (Juppiter), où Proust se fait le Regardant de la situation qui lui est relatée par Jupin. On voit alors que, indépendamment de la nature érotique de cette construction, ce qui compte est qu'il y a un spectateur de la maison de Tante Léonie où Proust situe la Recherche, et que c'est la perturbation du désir dans la famille mélancholique de son père qui est ainsi mise en scène, associée sans doute aussi aux frasque de l'Oncle époux de Tante Léonie, dans sa jeunesse au Pré Catelan.

Le symptôme met en scène l'expression symbolique de l'Œdipe et de ses perturbations et tente d'en proposer une interprétation, qui est la métaphore paternelle de l'enfant.

Mais cette scène du fantasme de Hofmann ne s'arrête pas là. Je rappelle un point peu souligné, que Hofmann est conseiller impérial et royal à la Cour, et que toute son activité libidinale consiste à passer son temps à donner des conseils (enfourner des *Raten/Ratten*) dans l'anus de Sa Majesté : **le fantasme est révélateur des impasses auxquelles le sujet a accroché sa propre vie, et sans doute celle de son père et qui rend impossible tout désir dans ces conditions.**

Bien sûr, les chose vont plus loin encore, puisque ces *Raten/Ratten*, ces conseils incessants qui canalisent la demande du sujet, s'incarnent au mieux chez sa mère, qui, pour d'obscures raisons névrotiques, n'a rien de mieux à proposer à son fils que de reproduire ses propres erreurs en épousant une femme qu'il n'aime pas, contre quoi le sujet se protège en inventant un amour pour une femme idéale qu'il n'aime pas plus, mais qui lui évite de répondre à cette demande. Heureusement qu'on peut de temps en temps compter sur les bergères et les filles d'aubergistes, pour permettre la révélation du désir à l'occasion d'une escapade alpine, comme le montre bien la photo d'un Freud tyrolien en compagnie d'Anna vêtue du *Dirndl*.

Ces quelques indications montrent que le symptôme est une pile où s'entassent toutes les données du désir et de sa formation dans l'Œdipe, ce qui ne nous étonne pas puisque le symptôme est une formation de compromis.

DOCUMENTS SUR LA BIOGRAPHIE PSYCHANALYTIQUE DE L'HOMME AUX RATS



Freud et l'Homme aux Rats en séance



La Cour Impériale et Royale.



La fille de l’aubergiste



Une nuit à la maison de repos



Maman !

Note de l’éditeur : On ne peut que déplorer que l’auteur de ce texte infâme soit un réel psychopathe pervers et manipulateur, comme le savent et le disent les plus grands psychanalystes parisiens.

DETTE ET PROMESSE DANS LA NEVROSE OBSESSIONNELLE

On sait que la dette occupe une place importante dans le travail de Lacan avant de disparaître un jour sans laisser d'adresse, remplacée par le concept de symbolique.

Ce n'est pas dire que cette conception soit nouvelle puisque déjà présente chez saint Paul, mais surtout en milieu védique, sous les deux formes du *dharma*, la loi, plutôt bouddhiste, mais aussi du *karma*, les actes. Chaque être-là est soumis à la loi du désir et doit agir en conséquence, ses actes étant comptables pour lui de son trajet dans l'existence. Les actes déterminent donc la manière dont le dharma s'applique dans chaque cas.

Mais la psychanalyse n'est pas une simple formulation du destin de l'humain. L'intérêt de chaque pathologie mentale est de se mettre sous le signe d'un trait fondamental de l'être-là et le développement de ce signe de l'être-là fait tout l'intérêt du travail analytique pour définir ce qu'un humain fait de son temps assigné.

S'il est une pathologie où la notion de dette est présente, c'est bien dans la névrose obsessionnelle. On doit considérer que, refoulée et illisible, c'est cette dette qui anime un sujet obsessionnel.

La présente note se propose de creuser à la barre à mine dans cette *bonanza* encore peu exploitée.

Si le texte de Freud dit *l'Homme aux Rats* présente un intérêt, c'est dans la mesure où Freud, qui vient d'inventer la notion, met en évidence dans le symptôme de cet homme la dette à apurer comme donnée constituante de son symptôme.

Il reste alors à savoir pourquoi.

Le présent texte propose ceci : *Dans la névrose obsessionnelle, la vengeance se substitue à l'amour, la dette se substitue à la promesse, le rendre non-arrivé se substitue au désir*.

Il reste à expliquer la raison d'être de cette formation.

Comment fonctionne une névrose ? Dans un environnement parental perturbé marqué par la pathologie de l'un ou l'autre parent, un enfant débarque avec sa demande et doit faire face à l'ouragan de la stupidité parentale sans savoir à quoi il a affaire. Dans cette situation, l'enfant doit interpréter les données de la situation en tant qu'elles constituent une réponse à sa propre demande, et trouver, dans le fatras des formations œdipiennes parentales, de quoi constituer un sujet de l'inconscient digne de ce nom, c'est-à-dire sujet au désir. L'enfant accomplit alors une métaphore paternelle : il interprète avec ses moyens les données disponibles et les constitue comme le socle de sa personnalité.

L'ennui est que ces données sont viciées par les perturbations parentales et que la réponse d'urgence que l'enfant donne à ce cyclone est marquée par les traces de cette perturbation. De sorte que les éléments qu'il emprunte pour répondre à l'Autre ne sont pas toujours une réussite.

Un enfant dont la mère souffre évidemment d'être négligée par son mari qui a une maîtresse depuis des années laquelle donne de surcroît des conseils sur le meilleur choix de psychanalyste pour le fils malade, répond ainsi à son fils. Celui-ci s'avance vers elle et, pour lui montrer qu'il est bien un homme digne de ce nom, regarde sa mère bien droit dans les yeux. Mais il y a une flaque d'eau et le pauvre garçon trébuche dans la flaque. La réponse de sa mère ne se fait pas attendre : « Mon pauvre garçon, tu seras toujours aussi maladroit. » Pour le cas où cet enfant n'aurait pas compris, il ne lui reste plus qu'à

obéir au destin que sa mère lui a prescrit et que le père n'a pas contesté.

Il y laissera sa bite.

Nous touchons là à l'essence de la réponse névrotique.

Dans la névrose, la réponse de l'enfant est de nature phallique : Il s'agit pour lui ou elle, de ne pas déchoir face au désastre que l'Autre lui offre en spectacle, et la seule solution qu'il imagine est de faire face, de tenir tête à l'Autre, afin de redresse la situation de détresse liée à la castration que l'Autre lui donne à voir.

Or tout le principe de la souffrance névrotique est là : Dans cette érection d'une réponse posturale imaginaire où l'enfant puis l'adulte névrosé se fige, toute l'énergie libidinale de la personne est absorbée par cette érection et il en résulte qu'il ne reste plus qu'une mince partie de cette énergie pour le désir exprimable. Tenir tête, s'ériger à l'encontre de la demande pathologique de l'Autre, est le principe de la construction névrotique. Chaque névrose modalise cette fonction à sa façon.

Dans l'hystérie, ce tenir-tête se résout en identification au père malade comme nous l'avons appris d'Elisabeth von R. L'enfant se substitue au père pour tenter de tenir la fonction phallique dans la famille auprès de l'Autre. Dans la névrose obsessionnelle, cette dimension prend une tout autre allure.

On a beaucoup mis en avant dans cette névrose la dimension de la mort imaginaire, mais je ne prendrai pas ce chemin, afin de ne pas me laisser abuser par le fonctionnement névrotique lui-même.

Ce que Freud nous apprend dans l'Homme aux Rats, est que la dimension dominante de cette névrose est la DETTE.

Certes, le sujet s'est bien identifié au Capitaine Cruel qui enfonce des rats dans l'anus des prisonniers, c'est-à-dire de soi-même en tant que prisonnier de son propre cycle névrotique, mais ce qui importe par delà cette identification, est que ce Capitaine Cruel lui a intimé un ordre : rembourser une dette qui n'a pas eu lieu et qui du reste, n'est pas la sienne.

Dans ce cas, Hofmann est l'héritier après son père d'une importante fonction sociale. Sa mère, très déprimée, ne rêve pour lui que de le voir répéter son propre échec à elle en faisant un mariage de convenance qui a tué cette femme, qui s'est habituée à son malheur. Soucieuse en raison de la demande œdipienne d'entraîner son fils dans son propre désastre inconscient, elle lui demande de faire la même erreur qu'elle. Cet enfant résiste à cette erreur et s'invente une Dame de son cœur qui lui permet de s'opposer à la demande maternelle, mais il apparaît clair que cette Dame, il ne l'aime pas, puisqu'elle n'est en réalité qu'une identification de son père idéal. Le sujet s'invente donc un faux débat pour ne pas sombrer dans l'horreur de la demande incestueuse; mais le désir passe à l'as.

Où donc est le désir inconscient dans le cas ?

Nous apprendrons grâce à Freud qu'il est logé dans une fille d'aubergiste qui a manifesté son désir à cet homme, et qu'il souhaite donc rejoindre. L'ennui est que cet homme est névrosé et que tous les moyens sont bons pour ne pas satisfaire au désir. Celui-ci présente en effet une menace psychique, puisqu'il est amené à s'opposer aux demandes de l'Autre. De plus, une fille d'aubergiste est peut-être un objet cause du désir qui ferait déchoir cet homme de sa position sociale, ce qui n'arrange rien.

Mais il y a peut-être plus grave. Cet homme a un père dont on sait qu'il est joueur, sans doute buveur, et qu'il a bien contribué à

dilapider la fortune de sa femme. Avec qui, sinon avec d'autres femmes ? Un risque est donc que, en rejoignant la cause de son désir, cet homme s'identifie à un père qu'il méprise et hait, en raison de son identification à la cause de sa mère. Il ne lui reste plus qu'à résister à son désir et à rester bloqué dans une histoire de dette dont le seul objet est – de lui faire rejoindre cette cause, mais dans l'inconscient !

Nous commençons à entrevoir la raison d'être de cette névrose.

Malgré la certitude que j'ai depuis de nombreuses années, je n'aurais peut-être par réussi à dégager cet or pur de la roche sans un film, *Kind Hearts and Coronets*, Couronne et Cœur Vaillant.

Un enfant assiste à la déchéance de sa mère unie à un saltimbanque qui la voue à la misère sans qu'elle y perde cependant sa dignité. Il en résulte que cette femme doit à un homme une perte de son statut social mais aussi de son désir, puisque, comme je l'ai appris d'un autre cas, la mère peut aussi reprocher à son mac de lui avoir fait perdre sa fortune, bref d'être un mauvais coup qu'elle a pourtant choisi elle-même mais dont elle ne se séparera sous aucun prétexte. On se trouve ici devant les mystères du phallicisme féminin et de la manière dont les femmes nient leur propre castration en la faisant porter par un conjoint tenu pour coupable de tous leurs malheurs.

On pourrait imaginer que, face à ce désastre, un enfant, fille ou garçon, prenne la tangente et parte en courant pour construire quelque chose d'entièrement nouveau. Mais il n'en est rien ! L'expérience et l'analyse montrent que l'enfant dans cette situation, s'identifie au désir de sa mère et reprend à son compte ces demandes insatisfaites ou impossibles et décide de s'en faire le défenseur ou la défenderesse.

Ainsi, la demande inconsciente de la mère résulte en identification de l'enfant à cette demande, qui prend alors la forme d'une promesse inconsciente de réparer le dam que la mère a subi.

Il ne reste plus qu'à transformer cette identification en forme phallique pour créer les conditions d'une superbe névrose. La demande de la mère devient l'identification inconsciente de l'enfant, la marque que portera son désir, et qui règlera ses impasses dans le désir, dont la métaphore paternelle, résolvante de ces impasses, donnera la forme.

Au cœur d'une névrose, il y a donc une promesse, faite par l'enfant à soi-même, de restituer sa mère dans son désir et ses droits ; et tout le travail de l'enfant consistera à tenter de donner une issue à cette promesse.

Seulement, tout cela est refoulé dans l'inconscient depuis belle lurette, et ce que l'enfant a eu comme promesse, lui reviens dans la névrose obsessionnelle, comme dette ou comme compulsion, la compulsion étant la forme fantasmatique réduite de la dette, dont on sait qu'elle a été induite par le Capitaine Cruel autrement dit par l'identification de l'enfant au père imaginaire.

Il reste dans tout cela une particularité de cette névrose, qui est le rapport qu'elle entretient avec la mort imaginaire. On sait que les obsessionnels ont une fâcheuse propension à jouer le mort, y compris de manière sympathique, en réglant leurs héritages en faveur de leurs enfants.

Mais il y a heureusement un aspect bien moins sympathique de cette mort imaginaire dont la clef a été trouvée par Lacan. Si, comme l'expérience le montre, l'obsessionnel passe son temps à détruire l'autre, il faut comprendre que c'est d'un autre imaginaire dont il s'agit, et que la raison de cette destruction est unique : retrouver par

delà l’autre imaginaire la cause de son désir, autrement dit l’objet de sa promesse inconscient. Seulement il reste que cette promesse est refoulée et que la destructivité prend le dessus sur la promesse et sur le désir.

Il en résulte un curieux aspect du fonctionnement psychique de ces personnes, qui est que la vengeance à l’encontre de la personne présumée aimée prend le pas sur l’amour et même sur le désir. On en trouve de nombreux exemples en particulier chez Hofmann lorsque celui-ci écarte les pierres du chemin où sa Belle est censée passer, afin qu’elle ne s’y blesse alors qu’au fond, il serait bien aise qu’elle le fît, puisque cela lui permettrait de filer faire un tour à la montagne retrouver sa fille d’aubergiste.

Confronté au désir qui est le sien l’obsessionnel adopte de façon nécessaire et implacable un fonctionnement rigoureux : trouver aussitôt une multitude d’activités dérivatives de la plus extrême urgence pour rater son rendez-vous avec lui. Tout se passe comme si l’accès à la cause du désir devait rester impossible, non pas en raison de la jouissance qui y serait attachée, mais sans doute parce que cela l’empêcherait de satisfaire à la demande inconscient qu’il impute à la mère, d’être né pour la restituer dans ses droits moraux.

Il y a là des difficultés qui exigent de creuser plus dur.

KIND HEARTS AND CORONETS

UN FIL ROUGE INATTENDU DANS LA NEVROSE OBSESSIONNELLE

Une femme de la meilleure société, du moins de celle qui se considère comme telle, en raison des propensions de l'espèce humaine à adopter les comportements de dominance que l'on retrouve chez ses cousins primates et bien au-delà, --cette femme s'est mésalliée avec un saltimbanque avec qui elle file un parfait amour jusqu'à la mort de cet homme, puis à la sienne. Elle n'est donc plus reçue dans le monde et en particulier pas dans sa famille.

Un fils est né de cette union, qui, à la mort de sa mère, se jure qu'il retrouvera le titre qui lui est dû malgré la famille qui lui en barre l'accès. Pour cela, une seule solution, qui est d'exterminer les uns après les autres les membres de la famille qui détiennent ce titre de noblesse, ce afin de venger sa mère des humiliations subies.

La **vengeance** devient ainsi le seul accomplissement possible du fonctionnement psychique de cet homme, et la destruction des autres qui lui barrent le chemin de son droit à reconstituer l'honneur de sa mère et la dette qu'il s'est ainsi créée, le seul moyen de parvenir à la satisfaction de cette promesse.

On se souvient alors que ce schéma est exactement celui que suit l'homme aux Rats et de façon plus générale, le névrosé obsessionnel.

Ce sujet a décidé de son chef qu'il avait une dette à payer et surtout à faire payer, et que le problème de l'accomplissement de ce désir est la *destruction de l'autre* qui lui barre le chemin à l'accomplissement de cette promesse.

Au cœur de la névrose obsessionnelle, il y a une promesse oubliée et refoulée qui revient au sujet sous la forme d'une injonction se présentant à lui comme compulsion impossible à satisfaire. Mais en fait, cette injonction n'est que la trace de la promesse inconsciente qu'il s'est faite, et la substitution de la vengeance à l'amour et au désir dans son fonctionnement psychique est le moyen de parvenir à la satisfaction de ce désir.

On voit que le désir dans la névrose obsessionnelle ne consiste pas tant dans un désir sexuel, que dans un vœu de restituer sa mère dans ses droit et la promesse que se fait l'enfant, fille ou garçon, de parvenir à cette fin en détruisant les autres qui sont la cause de cette déchéance et l'obstacle qui empêche cet accomplissement.

On comprendra alors mieux pourquoi la vengeance devient un mode de fonctionnement psychique central chez ces sujets, au prix que l'amour et toute forme de complaisance au désir amoureux sont de peu de poids au regard de la promesse inconsciente que le sujet s'est faite il y a de cela bien longtemps.

QUELQUES REMARQUES SUR LES BIENFAITS DES SEJOURS ALPESTRES

Lorsque l'Homme aux Rats vient consulter Freud, il s'est pris les pieds dans le tapis d'une injonction qui lui fut faite par un Capitaine Cruel qui lui enjoignit de payer une certaine dette à une Postière. On remarque peu que des lunettes servent à y voir clair, et que celles-ci lui furent envoyées par un opticien qui tire en somme les ficelles de la machine, comme le fait l'oculiste des Contes d'Hoffmann. La place de cet oculiste restera mystérieuse. Hofmann est Conseiller Aulique à la Cour Impériale et Royale de Cacanie. Il est donc un personnage important de l'Empire et de toute évidence, il est un homme de devoir et donc de dette.

Le texte de Freud tourne autour de deux points : Le fantasme du Capitaine Cruel et la Dette de la Postière.

Il apparaît bien vite que le fantasme du Capitaine Cruel est celui de la Mort, qui a pour injonction d'enfourner des rats dans l'anus des prisonniers. Ce fantasme incarne exactement la fonction sociale de Hoffmann : Enfourner des conseils (Raten) dans l'anus de Sa Majesté Impériale et Royale. Cette dette, Hoffmann la supportera sans trêve.

Il reste heureusement un espoir à cet homme qui cherche à vivre son désir malgré la maladie mentale qui le frappe, une névrose obsessionnelle : Une fille d'aubergiste, qui, comme la femme qu'il a rencontrée dans une maison de repos dont il sort, lui permettra d'avoir l'espoir d'échapper à sa dette en allant la rejoindre pour vivre avec elle ce qui lui est interdit par son statut social : La jouissance.

Lorsqu'on lit un texte de Freud, il faut se donner la peine de penser, et de lui restituer sa vraie portée.

Cet homme vient donc demander à un homme qui échappe à sa condition, Freud, de lui donner l'autorisation de désirer. Comme Freud n'est qu'analyste, il ne peut que lui interpréter le désir, et remarquer que cette fille d'aubergiste est au cœur de ce désir, ce qui laisse à penser que Hoffmann pourrait bien avoir quelque demi-sœur quelque part dans les montagnes où son père l'a précédé.